

Vue générale de la cité religieuse de Gyantse, enclose de hauts murs peints en rouge.

Comment j'ai parcouru le Tibet

NOTES ET IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE ARTISTE - PEINTRE

J'ai quelques scrupules à offrir au public des impressions de voyage recueillies au jour le jour, au hasard des haltes et des séjours, simple carnet de route d'une artiste qui ne peut révéler au monde ni les aventures d'une expédition romanesque ni les spéculations philosophiques d'un savant anthropologiste.

Je ne suis ni savant, ni romancier, ni ethnologue. Je suis peintre, plus curieuse d'impressions visuelles que de notations verbales, de couleurs que de mots.

A une époque où chacun peut avoir l'Univers tout entier en images chez soi et à soi, à si peu de frais, sur un écran, dans un livre, en quelle région, sous quel ciel, chercher des visions inédites, interroger des horizons nouveaux ?

J'étais partie de Paris au mois de mars 1925 avec l'intention de visiter l'Asie et le Nouveau Monde au cours d'un voyage qui devait durer au plus une année. Voilà bientôt quatre ans que je suis partie et je n'ai parcouru, et à peine, que la moitié de ma route.

Je me suis attardée dans l'Inde et dans le Tibet, encore plus attirant et plus mystérieux pour qui aime s'écarter des routes battues.

Jusqu'en mars 1926, j'ai circulé dans Ceylan et parcouru l'Inde du Sud au Nord. J'avais eu l'heureuse fortune d'être introduite dans une famille princière hindoue. On sait combien la fierté de race et l'esprit de caste ferment jalousement à tout étranger les portes de ces Maisons seigneuriales. Ce fut un rare privilège pour moi que de pouvoir y pénétrer.

Je dirai quelques jours peut-être quel accueil à la fois somptueux et cordial j'ai reçu dans ces Palais, la familiarité toute confiante que l'on me témoigna, les portes qui s'ouvrirent devant moi, parce que j'étais française, quels souvenirs curieux, étranges, touchants aussi, j'ai gardés de mon séjour dans l'Inde.

Il y avait un an que je voyageais ainsi, allant de province en province, d'Etat en Etat, de palais en palais, invitée par les Maharajas qui désiraient avoir leur portrait et celui de leur famille.

A partir de mars, la chaleur devient étouffante. Je me trouvais en avril dans l'Etat d'Udaipur par une température intenable. Un vent de feu ne cessait de souffler et faisait grêler du sable brûlant qui semblait des flammes. Je ne résistai pas à la tentation de changer d'air. Je poussai dans la direction du Nord-Ouest

jusqu'à Lahore dans le Punjab. Là, je décidai de remonter dans le Kashmir et de passer les six mois d'été en camping dans les Himalayas. Je ne me proposais nullement de tenter un raid extraordinaire ni d'étonner le monde. Je ne me souciais pas de savoir si j'avais eu des précurseurs. J'allais droit devant moi en quête d'air frais et de visions nouvelles.

Je pris le train jusqu'à Raval-Pindi. Le voyage jusque-là est confortable, facile, à la portée de tous les touristes des Agences Cook. L'Administration des chemins de fer a pris soin de faire aménager dans les grandes gares, au 1^{er} étage, de vastes salles à plusieurs lits pour les voyageurs de 1^{re} classe. Je me souviens que la salle réservée aux dames, à Raval-Pindi, avait six lits et deux salles de bains : elle était entièrement occupée par les bagages en désordre et l'activité affairée de quatre missionnaires anglaises qui me dévisagèrent avec méfiance puis, rassurées sans doute et me prenant pour une de leurs sœurs en religion, me désignèrent un petit coin pour me loger auprès d'elles. Qu'auraient-elles fait si elles avaient su mon indignité purement laïque ?

Je louai une auto pour me transporter dans la capitale du Kashmir à Srinagar. Le premier jour, l'auto roule d'abord dans la plaine, mais bien vite la route s'élève et serpente à travers des ombrages épais dans des forêts de pins gigantesques — ce sont les premiers contreforts Sud-Ouest des Himalayas et déjà on aperçoit, dans le lointain, les glaciers éternels.

Cette route est la seule qui relie l'Inde au Kashmir, au Ladakh et au Tibet occidental, aussi est-elle très fréquentée ; nous croisons de longues caravanes de bœufs attelés à des charrettes qui sont une sorte de maison roulante où un hamac est aménagé pour permettre au conducteur de se reposer à l'abri du froid et de la neige.

Mon chauffeur est un mahométan du Punjab, grave, important, et qui exige que la route soit toujours libre devant lui : il m'assourdit avec son klacson.

A certains endroits, la route est très élargie et forme comme une terrasse horizontale où font halte les caravanes.

A la frontière de l'Inde et du Kashmir, long arrêt. Il faut montrer les passeports et attendre son tour derrière les files interminables de charrettes. Enfin, à 8 heures du soir nous arrivons au bungalow relai de Uri. Le lendemain, nous arrivons à Srinagar vers midi. Cette station en cette saison est très fréquentée, l'hôtel, quelques chambres dans une maisonnette en planches, est au complet. Mais dans un grand terrain

clos, les tentes sont alignées : installation très confortable, plancher en bois, deux petites commodes, deux fauteuils, électricité, salle de bains. Les repas se prennent dans une grande salle à manger au milieu des fleurs. Dès mon arrivée, je suis assaillie par les boys qui viennent se présenter, car chaque pensionnaire a son personnel domestique, je n'ai que l'embarras du choix, mais comment choisir. Avec leurs grands yeux creux, leur énorme barbe noire et surtout ces immenses turbans blancs, beaucoup plus grands que ceux des Indes, tous ceux qui se présentent à moi ont le type du Kashmirien voleur, menteur, sournois et fainéant. J'en prends donc un à l'essai.

Je vais déposer ma carte et une lettre d'un de ses amis à Sir John Wood, Résident du Kashmir. Le soir même, je reçois une invitation pour le thé du lendemain.

Le Résident et sa femme, très affables, s'adressent à moi en un français très correct. Je leur expose mes projets. Ils poussent des cris de surprise, mais consentent cependant à me donner un mot de recommandation pour le Résident du Ladakh, qui me reçoit le lendemain. Il manifeste lui aussi une vive stupéfaction qui, au fond de moi-même, me remplit d'aise. Plus mon projet rencontre de résistances plus il me plaît. J'insiste, je monte les lettres de personnages officiels anglais, j'explique que j'ai l'habitude de voyager seule, que j'ai une santé robuste. Le Résident essaye en vain de me dissuader de partir, il me rappelle que dès que j'aurai quitté Srinagar, je ne trouverai plus aucun Européen, aucun secours d'aucune sorte. Je serai livrée à moi-même, à mes domestiques, il faut que j'emporte ma nourriture pour toute la durée du voyage aller et retour — 18 jours de marche pour gagner Leh, la capitale du Ladakh.

Enfin, il me fait attester par écrit que le Gouvernement britannique dégage sa responsabilité pour tout ce qui pourrait m'arriver durant cette expédition. Je signe un autre papier par lequel je m'engage à ne pas franchir la frontière du Turkestan chinois au Nord du Korakorum, ni la frontière Nord-Ouest du Tibet.

Cette fois, mes papiers sont en règle. Les voici roulés en deux paquets, écrits l'un en arabe, l'autre en tibétain pour les différents relais. Sans ces talismans il me serait impossible de me procurer des chevaux de transport pour mes bagages.

Il ne me reste plus qu'à organiser mon matériel de campement. On m'indique une agence où je vais choisir une grande tente cloisonnée en deux, à l'arrière un



Phari-Jong.

petit cabinet de toilette. J'emporte un lit pliant, une chaise, un fauteuil, une table, des ustensiles de cuisine, des caisses à provisions spéciales à charger sur les chevaux, puis une petite tente pour mes domestiques. On me recommande un boy qui sera aussi mon cuisinier. C'est un homme d'un âge sérieux. Il comprend quelques mots d'anglais. Je parle un peu indoustani, nous nous comprendrons. Je décide d'aller camper dès le lendemain aux environs de Srinagar pour mettre à l'épreuve mon personnel et mon matériel de voyage.

De bonne heure, le tout est chargé sur une petite barque plate, étroite et très longue appelée « Qhikara ». Etendue sur des coussins je me laisse aller au fil de l'eau, dans un dédale de canaux, et de lacs fleuris de lotus roses, encadrés à l'horizon par la ligne des glaciers. Cette promenade délicieuse dure deux heures et nous arrivons à Nashim Bagh où de nombreuses tentes sont installées. Je fais planter la mienne sous un énorme platane séculaire qui domine tout le lac.

Voilà un avant-goût de la vie au grand air qui va être la mienne pendant de nombreux mois. Je me doute bien des fatigues qui m'attendent dans le froid, la neige, le vent, mais je me réjouis d'avance de l'indépendance que je vais goûter.

Quatre jours après nous nous mettons en route. Je n'avais avec moi pour tout personnel domestique que deux hommes qui m'ont déclaré qu'ils me suivraient

partout, plusieurs mois s'il le fallait, dans les plus hautes altitudes.

La première étape vers le Nord se fait en sampans. Nous naviguons sur des canaux qui sillonnent la région et qui sont couverts d'une multitude de House boats, maisons flottantes en trois, quatre et cinq pièces où vivent les indigènes et les Européens.

Au sortir de Srinagar, nous entrons dans l'immense lac Woolar, encadré au loin de glaciers. Vers midi, sans quitter ma position allongée je prends un repas froid, tandis que les bateliers halent le bateau. Vers 3 heures, nous arrivons à Ganderbal. Nous avons fait 20 kilomètres. Désormais ce sera la route de terre.

Je me procure cinq chevaux, quatre pour les bagages, un pour moi, j'achète les provisions : le riz, les pommes de terre, le sucre et en route.

Nous voilà déjà dans les sentiers de montagnes rapides. La pluie tombe serrée et fine. Mon manteau est imperméable, mais de mes genoux l'eau glisse dans mes bottes et je sens mes pieds flotter. Nous arrivons assez tôt à Kangan après une étape de 17 kilomètres, les tentes sont plantées sur un terrain détrempe et glacé, la pluie ne cesse pas. Je peins le torrent qui roule à mes pieds en bouillonnant.

La nuit je suis réveillée par un troupeau de moutons transis de pluie qui se bousculent à l'entrée de la tente, pénètrent jusqu'à moi pour se mettre à l'abri. Il faut appeler du monde pour chasser à coup de badine les envahisseurs.



Monastère de Mall Gobshi Gyantsé.

Le lendemain, vers 10 heures la pluie cesse et nous partons. Le sentier gravit à pic la montagne ; le froid devient très vif, le versant exposé au Nord est encore couvert d'une neige glacée et salie : pourtant nous sommes au 28 mai. Quand la nuit arrive nous n'avons pas encore franchi les 22 kilomètres qui séparent Kanga de Gond. Les hommes de tête de la caravane coupent des branches résineuses et nous avançons à la lueur des torches odorantes.

De Gond à Sonemarg, 25 km., marche très dure, le sentier est tracé dans de la neige durcie. Il faut traverser à gué les torrents, et les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail. Quand la neige a fondu, elle fait des trous profonds dans lesquels les chevaux glissent et manquent vingt fois de se rompre les pattes. De nombreux cadavres de moutons ou de veaux à moitié mangés gisent à terre, proies des loups, des chacals et même des panthères. Des chiens affamés se disputent les débris. Nous rencontrons aussi des cadavres de chevaux, d'ânes laissés par les caravanes. Au soir,

nous arrivons sur un haut plateau exposé au vent. La neige vient de fondre et laisse un joli tapis d'herbes vert tendre qui a l'air de pousser sous nos yeux. Le lieu n'est pas désert, des caravanes ont déjà installé là leurs tentes. Un peu plus loin un immense feu flambe où se chauffent les indigènes. L'un d'eux se détache du groupe et vient m'inviter à venir auprès d'eux. Assise sur une couverture pliée, je regarde tous ces Tibétains qui descendent de la montagne, eux aussi me regardent curieusement, m'offrent du thé sans sucre mais si chaud qu'il me paraît délicieux. D'eux-mêmes ils quittent leur feu pour aller aider mes hommes à dresser les tentes et préparer le repas. En remerciement je leur offre des cigarettes. Ce sont alors des « salams » à n'en plus finir. Groupés autour du feu, ils questionnent les boys, et s'émerveillent des beaux discours qu'on leur raconte sur les aventures de la « Mem Sahib ».

Le lendemain, jour de repos, mes domestiques se procurent de nouveaux chevaux et organisent une nouvelle caravane, pendant ce temps je me mets à peindre. Il fait un temps superbe, un ciel d'un bleu intense. Les pins noirs sur le versant de la montagne se détachent et leur ombre bleuit la blancheur immaculée de la neige. Par endroits, quand la neige fond, des milliers de fleurs de toutes couleurs se hâtent d'éclorre au soleil. Nous sommes à 2.700 m. d'altitude.

De Sonemarg à Baltal, 14 kilomètres, sentier en corniche à peine dessiné sur la neige qui ensevelit tout le ravin.

Je me souviens qu'à l'étape je voulus prendre quelques croquis de ce paysage âpre, sous le ciel bas et gris. Je fus environné d'oiseaux énormes : c'étaient des aigles, ils bondissaient sur le sol poussant des cris de guerre, ils se disputaient le cadavre d'un cheval encore frais. J'eus beaucoup de peine en agitant ma canne, en lançant des pierres, à écarter les batailleurs qui laissèrent sur le terrain des plumes dont certaines avaient plus de 50 centimètres de long. Seule dans ma tente je mets au point mes notes journalières à la lueur de deux bougies. C'est le grand silence de la nuit glaciale, que ne trouble aucun bruit. Je suis loin de tout avec deux domestiques que je connais depuis une semaine et quatre conducteurs de chevaux que j'ai recrutés ce matin. Mon boy est responsable de tout, c'est à lui que j'ai affaire et il en sera ainsi pendant tout mon voyage. Je ne correspond avec mon personnel

qu'en leur faisant distribuer le soir, quand je suis satisfaite d'eux, une cigarette pour chaque homme.

La traversée du col de Zoji-La est une étape de 25 km. particulièrement rude. Dès le petit jour j'entends les hommes s'agiter, équiper ou plutôt habiller les chevaux car ils ne peuvent circuler que recouverts de grosses couvertures ne laissant à nu que la tête, la queue et les quatre pattes. Après mon bain très chaud dans mon tub, je sortais de ma tente, quand je vois que mes six hommes ont revêtu des vêtements spéciaux, leurs jambes sont bandées de laine, leurs vestes de feutre blanchâtre sont serrées par de grosses ceintures de laine à leurs tailles. Sur leur bonnet, ils ont fixé de grosses lunettes de cuivre à tout petit grillage, les harnais sont vérifiés, reconsolidés. Le soleil se montre à peine que nous sommes en route, le sentier monte rapidement en lacet, et bientôt je commence à voir les immenses glaciers qu'il va nous falloir traverser. Nous passons un cours d'eau qui coule sous un énorme tunnel de neige gelée dure comme de la pierre et les grands tapis de neige aveuglante se déroulent, le sentier est tracé déjà par les premières caravanes de l'année (car le passage du col n'est ouvert que depuis quelques jours) et creusé si profond dans la neige que les rebords atteignent mes genoux. Mon cheval s'embarque, tombe, me projette sur le tapis de neige. Pour le reposer j'essaie de marcher et je m'enlise jusqu'aux hanches. J'étais alors à 3.800 mètres d'altitude environ, et c'était mon premier exploit d'alpiniste. Je suffoquais, mes tempes battaient, je manquais de souffle : j'essaie de me remettre en selle mais voici que mon cheval, à son tour, s'enlise, glisse et patine. Quand je tournais la tête, je voyais peiner les chevaux de bagages qui bien souvent perdaient pied et tombaient sans pouvoir se relever. Les hommes déchargeaient les bagages, soulevaient la bête par la tête et par la queue et rechargeaient les colis. Il fallut renouveler au moins vingt fois ce manège pour chacun des chevaux. Je me souviens d'un certain pont de neige où nous arrivâmes vers 2 heures : le soleil chauffait. Je laisse passer devant moi les deux premiers chevaux de la caravane : le premier passe, le second s'engage, mais voici que le pont s'écroule, la bête tombe à l'eau, les bagages s'éparpillent dans le courant ; l'animal s'agrippe, on le décharge, il remonte sur l'autre rive. Les hommes durent entrer dans l'eau peu profonde mais glacée pour repêcher les caisses, j'assistais à toute la scène bien heureuse d'être sur l'autre

rive, il me fallut passer le torrent à gué en éperonnant vigoureusement mon cheval. A peine remontait-il sur l'autre rive aux pentes escarpées et glacées qu'il tombe sur les genoux puis sur le côté, je roule dans un cloaque de boue glacée, je me relève, toute couverte de neige boueuse et noire. Et pendant douze heures nous avons eu à lutter ainsi, mes hommes et moi n'en pouvant plus, quand enfin nous aperçûmes des fumées qui paraissaient sortir du flanc de la montagne : c'étaient des cabanes construites à moitié en terre battue et à moitié creusées dans le roc. Je n'ai pas eu le courage, ce soir là, de faire dresser mes tentes, je me suis jetée, harassée dans un recoin de cabane. J'avalai deux grandes tasses de thé avec du whisky, des comprimés d'aspirine et quelques aliments chauds. J'avais tout le visage brûlé par la réverbération du soleil sur la neige, l'épiderme si sensible que la couche de vaseline dont je l'enduisais pour l'assouplir et l'empêcher de se fendre, me causait une cuisson douloureuse. Mes lèvres étaient si gonflées que je pouvais à peine ouvrir la bouche.

Après une étape de 18 kilomètres nous arrivons le jour suivant à Dras. C'est une région de plateaux



La montée au fort de Gyantsé.

d'environ 3.500 mètres d'altitude. Plus d'arbres, quelques herbes sèches percent la neige. Nous campons dans un petit village de quelques maisonnettes basses en terre et aux toits plats couverts de planches.

Une dernière marche de 35 kilomètres, dans un paysage désolé, nous amène le lendemain aux confins du Kaschemire, au petit village de Kargil. Aucun incident de route, à part les incartades de mon cheval qui, peureux, nerveux, se cabre chaque fois qu'on croise une caravane. C'est la panique dans toute la cavalerie, les bêtes affolées se bousculent du côté du rocher pour éviter le précipice, les caisses nous meurtrissent les genoux cruellement contre la pierre. Que de fois j'aurais voulu m'arrêter cependant pour noter une impression : le sentier creusé dans le roc remontait le torrent qui sautait de bloc en bloc. Par endroit les flancs écroulés de la montagne se déchiraient de cassures d'un beau marbre vert noir dégradé jusqu'au vert émeraude. Plus loin des veinures rouges de carmin violacé jusqu'au vermillon dessinaient un réseau d'étranges lacets à travers les neiges.

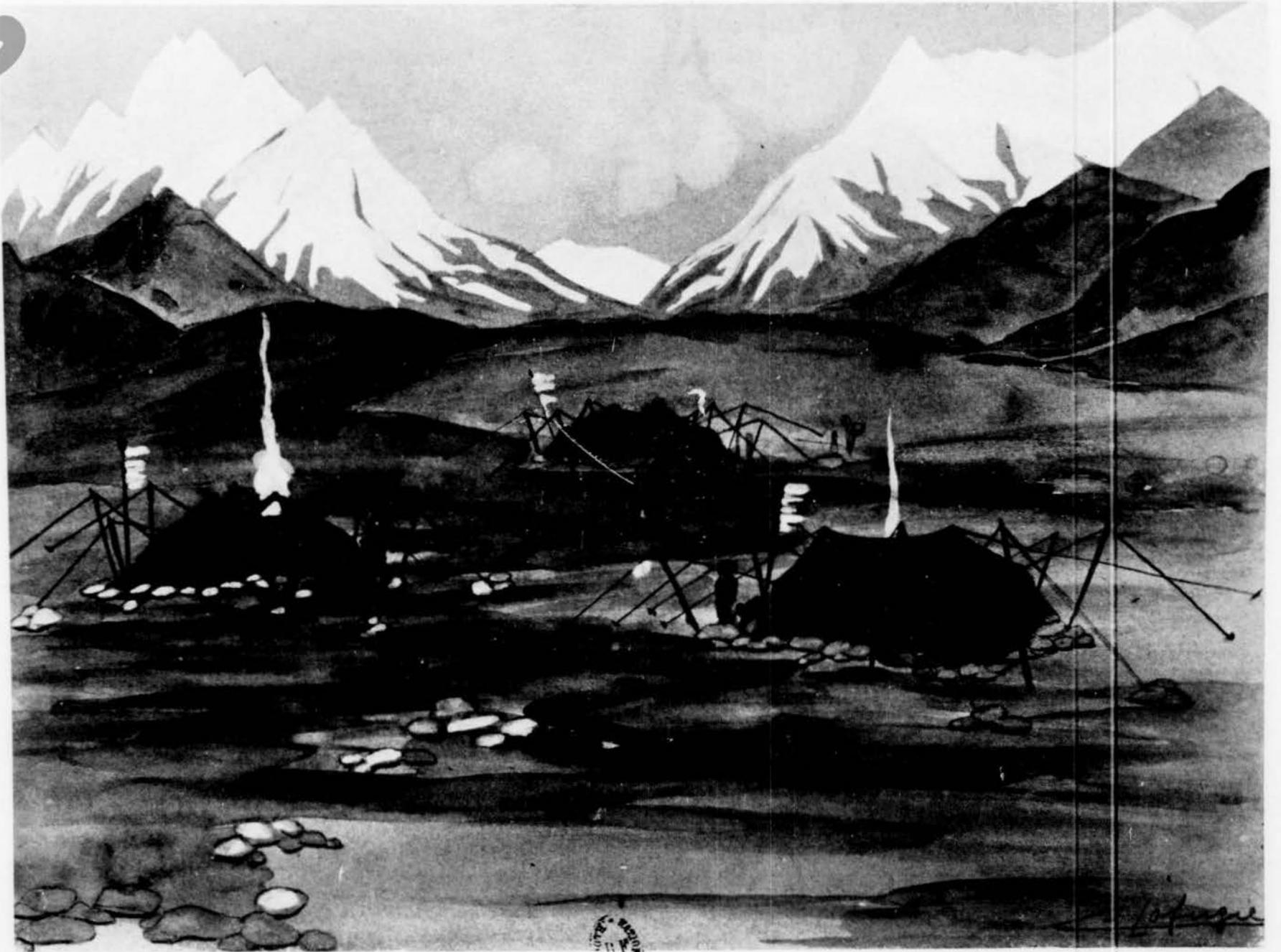
A Kargil commence la province du Ladakh réunie au Kashmir depuis une soixantaine d'années, les types, les costumes, les mœurs, le langage sont restés tibétains. La religion est lamaïste bouddhiste. Le nom ordinaire de cette province est « *Petit Tibet* ».

Je suis à peine arrivée au terrain de campement que le chef de village vient me demander mes papiers, il s'exprime en tibétain. Mon premier boy me sert d'interprète. Ma présence a été signalée dans le village d'où accourent de toutes parts les femmes portant sur leur dos leurs bébés soutenus dans une grande peau de mouton dont le poil non coupé est à l'intérieur. Les hommes ont une ou plusieurs robes les unes sur les autres en gros feutre blanchâtre serrées à la taille par une large ceinture rouge amaranthe où sont suspendus : une cuillère, un briquet, un coutelas. Ils sont chaussés de bottes de feutre attachées par des cordons au-dessous des genoux et dont les semelles sont en laine cousue et tressée. Pendant que je détaille ainsi leur accoutrement leur nombre grossit, ils font cercle autour de mes deux tentes, ils regardent mon boy préparer mon lit, ajuster mes draps, mes couvertures puis mettre mon couvert sur la nappe. La séance de cuisine devant l'autre petite tente les intéresse prodigieusement. Pas un geste de mes boys ne leur échappe. Ils suivent les allées et venues de mon cuisinier de la cuisine à ma tente lorsqu'il me porte les plats. Je

finis par me lasser et avec ma canne je fais le geste d'écartier tout ce monde, quelques uns restent autour du feu de la cuisine. Petit à petit le froid et la nuit finissent par les chasser.

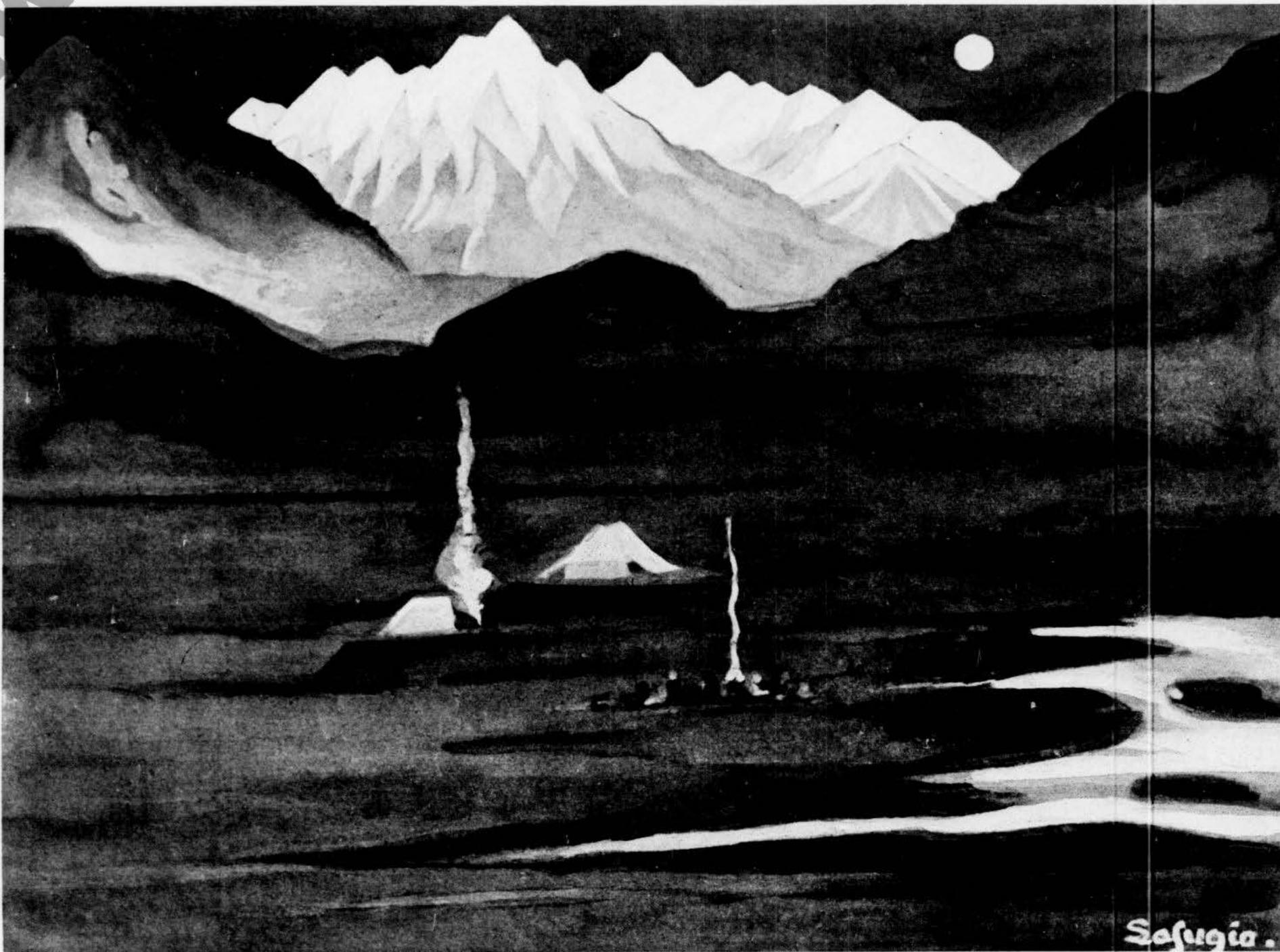
Le lendemain, comme convenu, les chevaux sont là, harnachés d'une façon toute différente, plus simple et plus solide à ce qu'il me semble. Les Tibétains attachent chaque paquet directement sur le bât en bois, et serrent le tout avec une grosse corde. Nous nous mettons en route, longue étape de 35 km. Le paysage devient sauvage, âpre, plus d'arbres, à peine quelques herbes au bord de petits ruisselets. A midi je m'installe sur un roc au soleil pour déjeuner. Le soleil me brûle et j'ai froid, j'ai le dessus des mains crevassé jusqu'au sang. Mon nez a pelé, maintenant il saigne comme mes mains ; malgré l'enduit épais de vaseline tout mon visage est enflé et douloureux, sous l'action du soleil qui brûle et d'un vent glacial qui dessèche. Le petit sentier suit tous les méandres des montagnes, ce sont des tournants presque sur place qui font perdre un temps infini, depuis près de deux heures j'ai découvert le monastère bouddhiste de Moulbeck. Je croyais y être en 15 minutes et il me semble maintenant que je n'y arriverai jamais, car il faut suivre les détours interminables de petites vallées étroites dont le sentier suit les moindres méandres à flanc de montagne. Au coucher du soleil nous sommes arrivés à l'étape, je descends de cheval, mes jambes sont ankylosées par le froid et ne peuvent me soutenir, je tombe sur les genoux. Un indigène se précipite, me fait signe de m'asseoir sur une pierre, m'enlève mes bottes et avant que j'ai dit un mot se met en devoir de me masser énergiquement les jambes et les genoux. J'avais heureusement des bas de laine car ses mains étaient couvertes de crasse. Ce massage électrique a vite fait de rétablir la circulation du sang. Je me lève et l'homme rit de satisfaction. Mes chevaux arrivent à leur tour. Tout le village vient nous aider, les femmes, une peau de mouton sur les épaules, font cercle autour de moi. Solennel le chef du village se présente le dernier. Je commande des chevaux pour le surlendemain.

Je me promettais un jour de repos pendant que mes boys feraient le pain et laveraient le linge, mais tout en haut du rocher à pic qui domine le village se dresse un monastère perché comme un nid d'aigle. Reposée par une bonne nuit, après un bain très chaud, je me mets en route pour escalader la montagne, sui-



Campement de M^{lle} LAFUGIE au Tibet. Aquarelle.

RETRO
NEWS



Campement au Tibet.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

vie de mon boy qui porte un sac et mon appareil à photographies. De gros chiens tibétains attachés sur les toits des maisons formant terrasses saluent de leurs aboiements. Le sentier taillé dans le roc en forme d'escalier traverse le village. Sur les toits des maisons je vois sécher les grains, la mousse et les bouses de vache qui sont les seuls combustibles dans ces contrées sans arbres. Tandis que je me retournais pour admirer les sommets environnants, les glaciers splendides, j'entends du bruit derrière moi : ce sont deux lamas tibétains, les premiers que je voyais : deux larges faces, toutes rondes et luisantes, couvertes de crasse, de petits yeux brillants, des cheveux retombant en mèches grasses dans le cou. Ils étaient revêtus de plusieurs robes passées les unes sur les autres. L'étoffe avait été rouge foncée, mais le frottement et la saleté l'avait depuis longtemps teinte en noir. De leurs mains brunies par la crasse ils tournaient entre leurs doigts un court chapelet aux grosses perles de bois. Gravement ils interrogent mon boy qui leur explique que je désire visiter le temple. Nous pénétrons par une petite porte de bois peint où sont attachées des branches de bruyère desséchées et des lambeaux d'étoffe qui portent des inscriptions de prière. Par une série de pièces obscures séparées chacune par de hautes traverses de bois où je risque chaque fois de me heurter la jambe et de me briser la tête nous arrivons jusqu'à une échelle de bois presque verticale dont la rampe noire porte une couche de crasse d'au moins cinq millimètres. Je me hisse sur une terrasse qui domine le temple. A cet étage s'ouvre la salle de prière du Monastère où je pénètre : une odeur d'encens, de beurre rance, de pourriture me prend à la gorge, mes yeux finissent par distinguer dans le fond de petites lueurs tremblotantes dans de grands vases d'argent remplis de beurre. Au-dessous scintillent mystérieusement des coupes d'eau alignées et une rangée de statuets. En arrière s'érigent les grandes statues des Dieux habillées de soieries, d'écharpes, de bouts de chiffons qui laissent émerger des têtes coiffées de monumentales couronnes et des mains jointes en gestes rituels. Mes yeux habitués à l'obscurité distinguent maintenant sur le sol des matelas longs et étroits recouverts de peaux de mouton sur lesquels les lamas restent étendus des heures en prière. A côté d'eux des petites tables basses supportent des bols de bois, des cymbales, le tornjee et les accessoires du culte. Je ne me lasse pas de contempler cette petite chapelle bien simple mais bien émouvante. Je

suis au seuil de cette vie mystérieuse du Tibet sacré dont la vision soutenait mes efforts depuis tant de jours. Cette atmosphère chaude et mal odorante m'étreint au point que je crois défaillir. Quelle peinture, quelle couleur pourraient rendre cette profondeur d'ombres mouvantes, ces points de lumière qui vacillent, cette étrange mysticité. C'est avec peine que je me suis arrachée de ce lieu, plus propice au rêve qu'à la peinture.

Les lamas me conduisent alors dans une salle où nous nous asseyons sur des matelas recouverts de tapis. Je goûte pour la première fois de ma vie le thé tibétain au beurre et au sel. Quel dégoût : Mon boy me fait signe que je suis obligée de boire. La tasse grasse et sale est posée devant moi sur un support en argent ciselé. Le lama avec un bon sourire me la tend, je la porte à mes lèvres qui s'enduisent aussitôt d'une couche de beurre rance. J'avale la drogue d'une gorgée. Un autre lama arrive avec un énorme pot en cuivre et argent et remplit de nouveau ma tasse. Celle-ci, j'avoue que je n'ai pas eu le courage de la boire. Je fais comprendre aux lamas que je serais heureuse de prendre un croquis. Ils suivent le mouvement de mon crayon sur le papier d'un air ahuri. Lorsque j'ai fini, je leur présente leur portrait. Ils éclatent de rire, se désignent du doigt, parlent à haute voix. Ils sont heureux. Je leur demande d'écrire leur nom sur mon dessin. Ils s'empressent de le faire. Ma visite est terminée. Nous reprenons l'échelle verticale et redescendons au village salués par les hurlements des chiens féroces.

L'après-midi mon cuisinier fait une provision de petits pains pour quatre jours. Il a acheté une hotte de bouse de vache desséchée qui, en brûlant, répand un fumet assez peu ragoûtant. Il faudra bien que je m'y habitue car désormais pendant quatre mois mon pain et ma cuisine en seront parfumés.

Il a plu toute la nuit et le vent faisait trembler la tente. Le chemin est formé de pierres plates sur lesquels les chevaux buttent et glissent. Nous faisons 25 km. et nous arrêtons au hameau de Kharbou.

Le lendemain matin mes pieds pataugent dans l'eau ; j'allume une bougie et je m'aperçois que ma tente et mes caisses sont inondées. Pendant la nuit un cours d'eau a été détourné pour arroser des parcelles de terre plantées d'orge. Ce sont là les petits incidents de la route. Il faut savoir les prendre gaiement. Au dehors le soleil est levé, mais dans ce creux de vallée



Phari Jong, Tibet. Les lamas de Lhassa.

il ne jette ses rayons qu'à partir de midi, pour quelques instants seulement. Je suis transie d'humidité et de froid et c'est à pieds que je fais une bonne partie de l'étape de 25 km. Nous franchissons un col à 4.500 m. d'altitude : le Foty-La. Le paysage est aride, dénudé, mais grandiose. La montée est rude et les petits chevaux grimpent sans arrêt. Le vent fait voler des nuages de sable qui aveuglent. Arrivée au col, j'attache mon cheval à un pieu planté sur un amoncellement de pierres et où flottent des lambeaux d'étoffe portant des inscriptions : ce sont des prières destinées à conjurer les mauvais esprits dans les passes difficiles. Mon guide me rejoint en chantant à tue-tête. Tout en marchant à pied ou à cheval il tire de l'intérieur de sa robe de la bourre de laine qu'il file sans arrêt. Tous ses pareils font de même. Pendant des journées et des mois ils circulent sur les routes en tressant des cordes et des sangles en fil de laine, et des semelles de feutre cousues les unes sur les autres, qui ont presque deux centimètres d'épaisseur et protègent contre le froid et la boue. Dans ces pays on ignore l'usage du coton, et on utilise la laine des moutons. La selle des chevaux est en bois mais les rennes, les étriers, les brides sont en courroies très solides de laine tressée. Mon homme après avoir salué l'endroit sacré ôte son bonnet, s'agenouille devant les pieuses banderolles, récite des pâtenotres, puis se remet en route en chantant de plus belle. La descente est aussi raide que la montée, semée de grosses pierres qui roulent sous les pieds. Dans le creux du ravin serpente un petit filet d'eau qui grossit et devient un torrent. Nous le suivons jusqu'au village de Lamayuru. Tout en haut se dresse un monastère beaucoup plus important que celui de Moulbeck. Nous

campons auprès d'un cimetière tibétain qui aligne ses nombreuses stèles ou stoupas.

Au petit jour je suis réveillée par des sonneries de trompettes et des mugissements de conques marines. Je traverse le village et je suis le sentier qui mène au Monastère. De hautes marches taillées dans le roc conduisent jusqu'à la crête de ce piton. A droite et à gauche je vois les moulins à prière, sorte de moulinots en bois creux bourrés de rouleaux de papier où sont inscrites les formules saintes. En passant on fait tourner le moulin sur l'axe et il est convenu que toutes les prières sont instantanément dites. Sur mon chemin je vois aussi des shorten, sortes de stoupas dans lesquels les bouddhistes tibétains déposent les cendres des morts. Nous voici au sommet, quelques petits moines m'ont aperçue, ils s'engouffrent dans les portes ouvertes. S'avance un gros lama aux joues rouges et luisantes, la tête chargée d'un chapeau aux pointes multiples qui me fait penser aux chapeaux de folies pour travestis ; il est suivi d'une dizaine d'autres lamas en grandes robes rouges. Nous nous saluons cérémonieusement. On questionne mon boy et on me fait signe d'entrer. A la suite du gros lama rubicond je franchis plusieurs chambres très sombres. Je grimpe une échelle verticale. Mes oreilles perçoivent un bruit de trompettes, de tambours, de gongs ; un murmure confus et grave s'entend, c'est comme un flot qui mugit dans un souterrain. Nous entrons enfin dans la grande salle du temple juste au moment où 50 lamas accroupis donnent de la voix pendant que des trompettes longues de plus de deux mètres jettent des cris stridents, scandés par le rythme des grosses caisses, des cymbales de cuivre et des gongs de bronze. Spectacle inimaginable, jamais je n'ai entendu de tels bruits, jamais non plus je n'ai respiré une odeur aussi bizarre, faite d'encens, de beurre rance et de thé chaud. Mes yeux découvrent peu à peu à travers les vapeurs des têtes horribles de dieux immenses. De petits lumières clignotent de tous les côtés. Il me semble que je vois s'éclairer aussi, ardents et phosphorescents, des centaines d'yeux fixés sur moi, des hommes, des enfants et des vieillards qui me dévisagent. A ce spectacle, je l'avoue, je me sentis émue, j'eus comme une impression de peur, j'avais la chair de poule. Immobile je cherchais à pénétrer cette demi-obscurité et ce mystère. Cependant la musique se calma en même temps que les voix entonnaient d'autres prières sur un ton grave et monotone. C'était une psalmodie rythmée,

bourdonnante, obsédante. J'avance dans la salle, je commence à voir. Les lamas sont assis les uns près des autres sur de longues files de petits matelas recouverts de tapis. Ils sont revêtus d'épais manteaux rouges qui les enveloppent entièrement et seules leurs têtes émergent toutes rasées, beurrées et luisantes. Devant eux, sur le sol, reposait un bol de bois. De jeunes lamas circulent, remplissent les bols de thé avec de grandes théières de cuivre rouge et d'argent. Les prières ont cessé, les gongs se sont tus, chacun déguste le thé chaud. Tous me regardent et échangent leurs impressions à voix basse. Le chef des lamas me fait signe alors de le suivre. Nous sortons, le froid et la lumière me saisissent. J'entre dans une chambre dont les murs sont chargés de statues dans des niches de bois laqué rouge. Je m'assois, on pose devant moi une petite table de laque et un jeune lama me verse le fameux thé au beurre dans une tasse de jade montée sur pied d'argent. Je connais maintenant mon devoir. Je bois même sans répugnance. Ce liquide chaud me reconforte. Le lama consent à poser ; je m'amuse infiniment à dessiner sa large face toute riieuse. Je prends d'autres croquis, je distribue autour de moi quelques roupies d'argent et pendant que je me retire, là-haut, tout là-haut, éclatent les cris stridents des trompettes.

J'étais rentrée dans ma tente et travaillais sous la marquise de toile, les jambes enveloppées dans une chaude couverture quand j'aperçois en face de moi, sur la terrasse du monastère, des taches rouges qui s'agitent. Les lamas en foule descendent de tous côtés, au galop, s'agrippant aux moindres aspérités du rocher, agiles comme des singes. En moins de dix minutes les voilà en bas près de moi, ils sont au moins une cinquantaine. Ils ont terminé leurs prières, maintenant ils sont libres. Ce sont de grands enfants, qui courent, qui crient, qui m'entourent, ils veulent voir mes peintures, ils entrent et circulent dans ma tente et portent leurs mains partout. Mes boys doivent les inviter à sortir. Je leur fais dire que je montrerai les images dehors quand tout le monde sera sorti. Ils obéissent docilement et se mettent en rang devant l'entrée. Je leur montre les croquis, ils s'esclaffent. Je leur parle, je prends des photos, nous sommes très bons amis. Tout à coup, là-haut résonnent les gongs et les conques marines. Vite demi-tour, les voilà tous qui grimpent en vitesse s'accrochant où ils peuvent, à qui arrivera le premier en haut. Au bout de quinze minutes à peine toute la bande des moines s'était engouffrée dans l'intérieur du monastère.

Après une journée de repos me voici de nouveau en route. Nous suivons le cours de l'Indus, sinueux, encaissé, qui roule ses eaux noires avec un fracas assourdissant. Etape de 28 kilomètres jusqu'à Murla. Le lendemain 40 km. dans des régions désertiques sans autre horizon que du sable, des pierres, par un soleil aveuglant et un vent glacial. Nous arrivons à Nimoroo et le jour suivant nous atteignons enfin Leh, capitale du Laddak, après avoir franchi 30 km. dans un désert blanc de pierres, éclaboussant de lumière.

La ville de Leh est bâtie sur un haut piton, elle est ceinturée de murailles. Une longue avenue plantée de petits peupliers conduit à la place du marché. Puis par de petites rues tortueuses j'arrive au terrain de camping où je m'installe pour plusieurs jours. J'ai accompli la première partie de mon expédition. Je



Prêtre de la secte rouge.

viens de parcourir 400 km. J'ai traversé les monts Himalayas par la partie occidentale. Mon dessein est maintenant de continuer vers le Nord, vers les hauts plateaux tibétains, vers les hauts plateaux du Korokorum.

Je trouvai à Leh deux missionnaires de la mission moravienne qui m'accueillirent de la façon la plus hospitalière : ils étaient là depuis sept ans, isolés, loin de tout, bloqués l'hiver par les neiges et les glaces, ne parlant même entre eux que le tibétain. Le dimanche ils réunissent les femmes tibétaines et leurs enfants apprennent aux unes à tricoter, aux autres à jouer. C'était la première fois qu'une femme française s'aventurait dans ces régions, me disent-ils. Je leur demandai quelles étaient les régions à l'entour intéressantes à visiter au point de vue artistique. Ils paraissent très surpris de ma question. Ils ont entendu parler de la vallée du Nubra, du Korokorum, du lac Pang-Kongmais, ils n'ont jamais eu la curiosité d'explorer jusque là. Je déplie devant eux mes cartes, aucune route n'est tracée, aucun sentier non plus. Au hasard sont indiqués des altitudes de pics variant entre 6 et 8.000 mètres. C'est tout ce que je peux obtenir comme information.

Je passai huit journées à Leh. Je visitai l'ancien palais du roi de Nadakh perché tout en haut d'un pic, haute construction en pierre en forme de trapèze avec des toits plats recouverts de terre. L'intérieur est d'une simplicité extrême, l'ameublement se réduit à quelques matelas et à des tapis devant des autels de dieux.

Sur un autre piton un peu plus élevé j'ai visité un temple d'au moins 20 mètres de haut qui renfermait une statue gigantesque d'un bouddha debout. L'édifice est si étroit que par l'ouverture d'une porte basse à la base du monument, on aperçoit à peine la tête de l'idole. Il faut, pour atteindre le faite, grimper au dehors un sentier creusé dans le roc et qui fait le tour de l'édifice. Tout en haut, un lama fait jouer une sorte de fenêtre chassis et je me trouve en face du visage du dieu qui, du front au menton, mesure 1 m. 50. Les yeux et toute la figure reflètent la sérénité. Une riche couronne enrichie d'or et de pierres surmonte comme d'un dôme la tête divine. En me penchant j'aperçois les mains très joliment modelées et potelées et la cavité immense de la niche où la statue est enfoncée. En me retournant j'ai sous les yeux un panorama merveilleux. La ville de Leh entourée de glaciers déchiquetés, à mes pieds un damier de verdure formé par d'innombrables champs d'orge. La farine d'orge

constitue l'aliment essentiel des Ladakhais avec quelques pommes de terre et des fruits. Je n'oublie pas le beurre qu'ils conservent dans des peaux de boucs pendant des mois. Les vaches donnent en ce pays un lait excellent. Quant aux autres produits, tout est importé par caravane. Le thé de Chine arrive en forme de briques compressées. Le feutre avec lequel ils s'habillent, font leurs robes, leurs manteaux, leurs chaussures, et aussi des tapis et des couvertures dans lesquels ils s'enroulent pour dormir, est expédié de Yarkandie en larges feuilles blanchâtres.

La femme du missionnaire m'apprend des détails très curieux sur les mœurs de ces gens, si paisibles dans leur heureux isolement. Ils ignorent les sentiments ardents, la passion, la jalousie, le crime passionnel. La polyandrie est le système adopté comme au Tibet et ils paraissent s'en trouver très bien. Une jeune fille qui se marie doit épouser le même jour tous les frères de son mari s'il en a, sinon, dès que le mari part pour plusieurs mois en voyage, elle se remarie pendant son absence. Ces successifs mariages sont célébrés chaque fois par un grand dîner auquel toute la famille est invitée. Si une jeune fille a un enfant sans être mariée, aussitôt les prétendants se présentent ; tous la désirent pour femme certains qu'elle ne sera pas stérile, tant les Ladakhais adorent les enfants. J'ai eu l'occasion de visiter la maison d'une famille aisée. Dans la cour sont réunis chevaux, vaches, moutons, poules. Une échelle de bois nous mène au premier où sont les appartements. Nous pénétrons dans une pièce enfumée, sombre, seulement éclairée par une petite ouverture sur le toit. Au milieu de la pièce est le poêle en terre qui sert à la cuisine et au chauffage et qui est alimenté de ces bouses de vaches desséchées. La maîtresse de maison toute parée de turquoises et de bracelets d'argent trône au fond de la pièce derrière le poêle qui flambe. Parmi les vapeurs malodorantes elle surveille les plats qui mijotent et les maris alignés en rang d'oignons, l'œil terne, satisfaits. A portée de sa main sont les casseroles, les récipients de cuisine ; en avant, des matelas posés sur le sol de terre battue, et devant chacun une petite table où l'on mange et l'on boit le thé au beurre. J'assiste à l'heure du repas. Quatre maris d'âges très variés sont installés sur les matelas ; ils ont de bonnes figures réjouies. Un bonnet de fourrure campé en arrière du crâne rasé emboîte les longues nattes de cheveux que prolongent des brins de laine noire maintenus dans la ceinture. Je ne peux résister au désir de prendre un croquis de cet intérieur si original pour nos yeux d'Européens.



Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

Monument religieux tibétain.



Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

Un monastère.

J'ai tenu à me rendre le 20 juin au grand festival annuel qui se célèbre ce jour là au Monastère d'Hémis à 35 km. de Leh. Pendant trois jours ce sont des ripailles et des danses mimées par les lamas. Le Monastère perché comme un nid d'aigles sur le pic d'une immense montagne aux surfaces lisses domine l'Indus et tous les vallonnements à perte de vue. Des quantités de pèlerins, à cheval, à pied des marchands ambulants encombraient le sentier. Ma présence ne passa pas inaperçue. De loin un lama s'avança au devant de moi, prit la bride de mon cheval, écarta la foule bruyante, me fit traverser à gué un petit torrent et me désigna en face du monastère une place abritée juste assez grande pour y planter mes deux tentes. Le soir tombait. En face de moi résonna tout à coup, de l'autre côté du torrent, une musique stridente, douce, grave, qui montait au-dessus du toit du temple. J'écoutais émue, il me semblait que la musique tout à coup venait d'animer dans le crépuscule et dans le froid des ombres un paysage mouvant d'une profondeur mystérieuse.

Les danses devaient commencer à neuf heures du matin, mais dès l'aube les longues trompettes, les flutes et les conques marines faisaient vibrer les échos, scandés par les sons graves des gongs. J'arrivai dans la grande cour du Monastère qu'encerclent les galeries où se tient le public : d'un côté les femmes, de l'autre les hommes. Je m'installe au premier étage dans une tribune que me désigne un lama juste au-dessus des musiciens. J'ai en face de moi la façade du temple. Dans des fenêtres qui forment des sortes de balcon se tenait Skouchok, chef du Monastère, le prier des 80 lamas. Près de lui sont assis ses hôtes de marque entre autre le Skouchok de Shigat-Sc, ville haute du Tibet central, les chefs lamas des monastères des environs, et l'ex-roi de Ladakh qui a abdiqué en faveur de son fils, a pris la robe de moine et vit dans ce couvent.

Le spectacle se fit attendre, une neige fine tombait. J'étais accroupie sur un tapis les jambes ankylosées par le froid. C'est à onze heures du matin seulement que l'orchestre préluda, tandis qu'une grande porte s'ouvrait en face de moi laissant sortir des hommes chamarrés de costumes de toutes couleurs la figure couverte d'un masque grotesque et grimaçant, la tête coiffée d'un immense chapeau d'où s'échappent des drapeaux, des banderoles, des crinières de cheveux flottants, noirs, rouges et bleus. Ils sont une vingtaine de danseurs qui miroitent dans une gamme de couleurs inimaginables. Ils sautent, tournent en cadence. Tous

leurs pas sont réglés d'une façon parfaite, en liaison avec la musique, lente et rythmée. Malgré le poids en apparence énorme des costumes ils dansent légèrement. Je suis fascinée, je voudrais les dessiner tous et je ne m'aperçois pas que le temps passe, il est cinq heures du soir. La séance terminée, elle reprendra le lendemain matin. La foule s'écoule gaiement, je rentre les yeux éblouis par des visions si étranges. Ces impressions se prolongent dans la nuit fort tard dans le tumulte des instruments. Dès le réveil je les entends encore qui mugissent mais cette fois, ils sont traversés de cris assourdissants, de glapissements rauques et aigus. Je sors précipitamment : une boucherie est installée juste au-dessous de mon campement au bord du torrent. On abat les moutons qui hurlent à la mort.

J'ai assisté encore toute la journée, sans me lasser au spectacle des danses. Dans l'après-midi un lama, secrétaire du Skouchok, perça la foule jusqu'à moi et me fait part du désir de son maître de voir mes croquis. Je réponds que je serai très honorée de recevoir la visite du Skouchok ou d'être reçue par lui.

Il envoya le lendemain matin un lama me chercher et me conduire dans le dédale des cours du Monastère. Nous escaladons des séries d'échelles qui conduisent de chambre en chambre jusqu'à une petite terrasse où se tiennent serrés et le front bas des théories de pèlerins qui attendent leur tour pour recevoir la bénédiction du lama. Dès mon arrivée une portière de soie rouge se soulève et une porte laquée, avec un énorme anneau de bronze doré s'ouvre devant moi.

Je pénètre dans une pièce sombre occupée par des prêtres qui découpent et préparent les bandelettes de soie que le Skouchok offre aux pèlerins après les avoir bénies. Une autre portière se soulève. Je suis dans une pièce resplendissante de couleur écarlate. Je distingue contre les murs des niches remplies de dieux dorés. A terre partout des tapis somptueux. Debout contre la fenêtre le Skouchok vient vers moi, me salue en joignant les deux mains et me désigne un fauteuil. Il porte un beau costume rutilant de grosse bure et l'on devine plusieurs robes les unes sur les autres. Il a les bras nus sous un manteau rouge. Les robes entrebaillées laissent voir un gilet de brocard de soie et lamé. Il porte au cou un foulard de soie orange. Près de lui, sur une petite table de bois peinte, sont ses attributs, la clochette de bronze, le Tornjee, un petit tambourin fait de deux crânes humains et une petite boîte dorée contenant de la farine. Je réponds à une série de questions. Puis à mon tour je demande à ce

212
 pontife s'il consentirait à poser. Il accepte tout de suite, prend rendez-vous pour le lendemain.

Pendant que je me retirais et traversais la grande salle du temple toute rouge de bois laqués, et enrubannée de bannières de soie piquées sur des grosses colonnes en laque, je vois et j'entends une centaine de prêtres assis sur des tapis en files régulières. Tout est rouge et leur face pâle en est éclaboussée. Un énorme chapeau rouge vif qui tient bien plus du napoléon que de la tiare, couronne leur tête. Ils tiennent sur leurs genoux des manuscrits enveloppés de soies aux couleurs éclatantes. Ils chantent accompagnés de l'orchestre des mélodées tantôt graves, tantôt stridentes. Que ne puis-je noter ces airs étranges, ce plain-chant inconnu dont l'Inde garde encore le secret? Quand sera-t-il possible d'enregistrer avec des disques cette musique inédite, infiniment belle, d'un effet pittoresque et d'une beauté si sereine que je voudrais m'en imprégner pour toujours? Je veux du moins que mes yeux gravent ce que mon oreille ne peut noter. A pas feutrés j'avance derrière une colonne, personne ne me remarque. Tous les visages semblent absorbés par une contemplation mystique. Je m'assois derrière une colonne sur un coin de matelas resté libre. Je prends des croquis. Dès les dernières incantations ou salutations quand toutes les prières sont achevées, tous les officiants se lèvent avec un grand tumulte et je les vois qui se précipitent vers moi. Je suis renversée, j'étouffe, je ne vois plus clair. Je ramasse précipitamment mes cartons et mes crayons et me fraye un passage dans cette cohue de robes rouges.

J'ai fait le lendemain le portrait de l'ex-roi du Ladakh. Il habite dans l'intérieur du monastère une petite cellule formée de cloisons sans vitres et tendues de papier huilé. Le roi était en costume de grand prêtre appuyé sur une peau de panthère. Je me tenais en face de lui, assise sur un petit tas de matelas recouverts également d'une peau de bête. Je dessinai pendant deux heures environ après quoi on apporta le thé au beurre. Le roi consentit à signer son portrait en écriture tibétaine et je me retirai en le remerciant.

Un guide m'attendait à la porte et me conduisit de nouveau chez le Skouchok qui, ce jour-là, avait revêtu en mon honneur un beau costume neuf et s'était rasé la tête de frais. Pendant qu'il posait, à tout moment entraient des pèlerins à genoux qui se traînaient jusqu'à lui, tendaient leur tête près de ses mains pour qu'il les bénisse et dépose sur leur épaule une bandelette de soie rouge. Le pèlerin laissait son offrande dans

une coupe d'argent et toujours à genoux se retirait à reculons. C'est un précieux talisman que ces bandelettes de soie offertes par le Grand prêtre et on les conserve pieusement dans les familles.

Les trois jours de fêtes rituelles sont terminées. Les caravansérails se vident. On selle les chevaux, les marchands dont les éventaires sont installés partout sous des tentes plient bagages et replient leurs marchandises et le soir je reste seule, dans le silence du crépuscule en face de la masse sombre et muette du Monastère.

Je restai ainsi tout un jour à achever mes aquarelles. Vers le soir mon boy vint m'avertir que le Skouchok se dirigeait vers mon campement avec toute sa suite. C'était bien lui. Il avait endossé tant de vêtements qu'il paraissait aussi large que haut. Il était escorté de tous les lamas qui portaient des coussins, de grandes théières d'argent, une corbeille de légumes puis des pièces de mouton cru, une corbeille avec des abricots secs et une autre avec du sucre. C'était des cadeaux qu'on m'apportait. Grandes salutations de part et d'autre, on s'installe tous en rond devant ma tente. Le Grand prêtre seul franchit le seuil, s'intéresse à tous les objets, amusé, curieux, demande à voir ma palette, mes couleurs, il s'arrête longuement devant son portrait qui est maintenant terminé. Il me demande de le lui offrir. J'accepte, mais je veux encore faire quelques retouches, je resterai ici quatre jours. Je distribue aux uns et aux autres des chocolats enveloppés de papier d'argent. C'est un émerveillement. Il faut que je déplie un bonbon et que je le mange pour leur faire comprendre que ce n'est pas un cadeau magique. Ils hésitent encore mais le Lama déplie l'enveloppe qu'il range soigneusement dans sa manche, croque un petit coin du chocolat, roule des yeux satisfaits et avale le tout en jetant un œil avide sur les bonbons qui restent dans la coupe. Je les lui offre, il s'en empare sans se faire prier, il me fait dire alors qu'il n'a jamais savouré une chose aussi exquise. Une heure après je recevais un demi mouton et les quatre jours qui suivirent, des présents de fruits et de viande.

Quand je remis la veille de mon départ, son portrait achevé à ce sympathique personnage, il m'offrit un ravissant collier fait de perles de corail, d'ambre, de nacre, de turquoises montées sur des motifs d'argent émaillé, bijoux très original et assurément très ancien.

J'allai voir également le jeune Skouchok de Shigatsee qui fait au monastère une retraite mystique de six mois. Je le trouve en prières, il se lève, me salue



A Sonemarg (Kachmir) : mon campement.

silencieusement et m'offre un encier tibétain en cuivre rouge et argent.

D'accord avec mes amis les missionnaires de Leh je décide de fixer l'itinéraire de ma route vers le nord du Tibet et de faire un crochet en revenant par l'Est. Personne ne sait rien ni des conditions du voyage ni des moyens de subsistance. J'aurais à vivre sans doute plusieurs semaines dans des altitudes variant entre 5 à 6.000 mètres. Je me munis d'un sac de couchage en fourrure et de grosses bottes de feutre double.

Le Tehsildar, quelque chose comme le Maire de la ville de Leh, me donne un guide, de la police, qui réquisitionnera pour mon transport des yaks, des chevaux et leur nourriture. Je renouvelle d'ailleurs toutes mes provisions de farine, de beurre, de thé, de pommes de terre, de navets et de sucre. Et deux jours après me voici en route pour l'inconnu.

Je fais connaissance avec les yaks : plus grands et plus forts que nos bœufs, ils sont couverts entièrement d'une longue et épaisse fourrure de poils marrons et gris sale dont les franges balayent le sol. Ils me semblent à peine domestiqués. A peine a-t-on posé la charge sur leur croupe que les voilà qui sans attendre partent dans n'importe quelle direction. Il faut avoir soin de les charger tous ensemble pour les empêcher

de se disperser. Une des bêtes m'est réservée comme monture et mon coussin est attaché sur son bât de bois.

Une marche de douze kilomètres me conduit au pied du col du Khardong-La éternellement dans les glaces, impraticable pendant l'hiver. Nous en tentons l'escalade de bonne heure dès deux heures du matin car il faut la tenter avant le lever du soleil. Dès que la glace se mouille à la surface, les yaks deviennent rétifs, patinent, glissent, envoient tout promener les bagages, les cavaliers, les guides et se sauvent en désordre. Nous montons. Les pentes abruptes sont si raides que pour ne pas glisser de ma selle je m'accroche des deux mains aux longs poils du cou. Les yaks soufflent et grognent. Les hommes crient pour les exciter. J'en entends un qui glisse et roule derrière moi. Quelques centaines de mètres avant d'arriver au col, la pente est si rude qu'il devient impossible de se cramponner à ma bête, je descends. L'altitude m'esouffle, tous les dix pas il faut s'arrêter pour respirer. Nous ne faisons certainement pas plus d'un kilomètre à l'heure; enfin j'arrive la première au col. Mes tempes bourdonnent, je suis mouillée de chaleur, haletante, suffoquée. Assise sur un glaçon je regarde autour de moi les glaciers éternels qui, dans un ciel indescrivable de beauté, se colorent des teintes les plus



Famille tibétaine en voyage sur les hauts plateaux de Phari.

curieuses, roses, mauves, bleu pâle. Les premiers rayons du soleil font scintiller la glace d'un reflet de diamant. Derrière moi les yaks peu à peu sont arrivés essoufflés, à bout de force. On les décharge. Les hommes font du feu. J'entends la bouilloire qui chante. Avec du thé bien chaud et quelques gouttes de whisky je me réchauffe. Je vais laisser près de moi une boîte de sardines ouverte comme sur les pelouses du Bois de Boulogne. Pendant que les hommes vérifient les chargements et rechargent, je prends quelques notes.

A huit heures et demi nous commençons à descendre. Deux hommes sont partis en avant pour tracer dans la neige glacée un semblant de sentier. Dans les parties lisses comme un miroir et dures de la glace, ils creusent des trous où les yaks poseront leurs pieds.

Je n'oublierai jamais cette descente qui restera une des plus pénibles que j'aie jamais faites. Mes pauvres bêtes glissent, essaient de se retenir, puis finalement roulent avec leur charge ; elles s'enlisent ou s'empêtrent dans leurs harnachements, les huit hommes sont assez occupés à les relever. La nuit arrive et nous ne sommes pas encore arrivés au bas de la pente.

Mon boy me conseille de ne pas m'occuper du chargement et de gagner le plus tôt possible l'endroit où nous devons camper. Je monte sur mon yak, qui, moins chargé que les autres, a pris les devants et a pu descendre le glacier assez facilement en se laissant glisser. C'est la nuit noire, mon boy marche devant moi

avec une torche. Nous arrivons sur une surface glacée limitée par des blocs de pierre. On voit que d'autres caravanes y ont campé avant nous. Mon boy allume du feu. Je m'assois sur des couvertures. C'est à 11 heures seulement qu'arrive le reste de la caravane tous harassés de fatigue. Les yaks sont déchargés et se couchent sur place. Ils refusent la nourriture. Une heure après tout le campement est endormi.

Le lendemain je fais le recensement des dégâts. Plusieurs sacs ont été éventrés et leurs provisions éparpillées dans la neige.

Une dizaine de kilomètres seulement nous séparent du hameau de Khalsar, mais par quel chemin, en corniche, le long d'un ravin profond. Le sentier n'a peut-être pas 25 cent. de largeur entre la paroi verticale et le bord du précipice. Par quel miracle mon équipage peut-il passer sans encombre. Les yaks glissent avec une légèreté inconcevable le long de cet étroit rebord, la charge frôle le rocher, la toile des tentes s'arrache, les caisses s'écornent. Nous arrivons enfin à un petit plateau dans un hameau composé de quelques maisons en terre. On peut camper, il y a de l'eau. Je passe une journée à prendre des croquis et à peindre pendant que mes hommes se procurent trois chevaux et des ânes. J'avais emporté de Leh six poulets vivants qu'on avait attachés sur des caisses sur les yaks, ils sont morts les uns après les autres. Je voudrais me procurer un mouton mais on me dit qu'on n'en trouve qu'à Panamio à deux jours de là.

Une haute vallée encaissée entre des montagnes de 7 à 8.000 mètres conduit au village de Semur : après les plateaux désertiques, de sable et de gravier, je suis enchantée de découvrir les champs d'orge irrigués, les abricotiers en fleurs et les églantiers. Nous campons au milieu de petits arbustes verts. Le sol est couvert d'une herbe fine vers laquelle les animaux se précipitent. Les habitants sont aimables ; on les sent aisés. Cette vallée du Nubra n'est qu'à 3.500 mètres d'altitude bien exposée au soleil, une rivière lui fournit l'eau et la culture est florissante durant les cinq mois d'été, ils ont aussi le temps de faire leurs provisions pour l'hiver et de s'enfermer ensuite à filer, tisser ou faire des tapis.

J'ai visité le soir, un monastère, tout en haut d'un piton, il comprend une quarantaine de lamas : le Skouchok me reçoit dans une pièce décorée par lui et j'apprends qu'il est artiste, peintre, lettré, qu'il a fait ses études à Lhassa, où il est resté de 13 ans à 20 ans. La ville sainte de Lhassa est à 180 jours de marche d'ici. Il est assis sur des piles de tapis ; ses jambes en-

veloppées de couvertures. Son cou, son visage très maigre sortent d'amples robes qui lui font un corps énorme, ses manches très larges enveloppent des bras maigres et de longues mains effilées. Sur son nez maigre et long, d'énormes lunettes rondes en cuivre. Il accepte volontiers de poser, signe le portrait que j'ai fait de lui. Il me montre ses propres peintures très curieuses du reste. Il se sert de misérables pinceaux tout usés. Je lui offre des miens presque neufs. Ses yeux s'illuminent de bonheur et il me fait cadeau de deux petites aquarelles de ses œuvres. Je m'attarde un moment dans la salle du temple où les lamas chantent les prières du soir. Je regagne mon campement très animé, tout le village entier entoure nos feux. Les enfants et les femmes se pressent à l'entrée de ma tente et regardent curieusement mon lit et tout mon équipement.

Après une journée de marche dure et monotone dans les pierres, par un vent glacial, nous arrivons dans un petit village perché à quatre mille mètres. Le campement est entouré d'une ceinture d'églantiers roses en fleurs qui embaument : ces fleurs sont d'un rose si fin et si vif que je ne comprends pas qu'elles puissent s'épanouir dans ces régions arides où rien ne pousse, sauf quelques arbustes rabougris et une orge courte et pauvre. Nous sommes le 11 juillet. J'ai le désir de rester quelques jours ici et de laisser souffler les hommes et les bêtes. Nous trouvons à acheter un mouton dont je ne retiens pour moi que la cervelle, le foie, les rognons, quelques cotelettes, le reste est si coriace que même conservé quelques jours la viande reste aussi dure. Quelle fête pour mes hommes ! Après avoir prélevé ce que je leur ai demandé, de mouton accroché à un arbre, ils enlèvent les intestins, et sans les laver, les plongent dans une marmite d'eau bouillante placée sur un grand feu puis dépècent la bête. Après deux heures de cuisson les intestins sont cuits. Tous mes hommes assis en rond autour de la marmite tirent chacun à soi avec une grosse cuillère de bois les morceaux de boyaux, ils s'en saisissent avec les deux mains et dévorent à belles dents. Je les regarde tous les huit avec leurs cheveux longs hérissés, leurs robes entr'ouvertes sur la poitrine, leurs jambes croisées, leurs faces illuminées par le feu, enfin ces bouches énormes remplies et ces yeux de carnivores.

Les sujets de peintures ne manquent pas autour de moi. Les femmes portent la grosse robe de bure rougeâtre, amarante, avec un long pantalon, noir pour les femmes, blanc pour les jeunes filles, entouré de

lacets de couleur autour des jambes. Sur le dos, toujours la peau de mouton. Les cheveux longs sont tressés très fins et cousus sur de grandes ailes de peau de mouton noires tendues sur une petite armature de chaque côté des oreilles. Sur la tête une large pièce d'étoffe rouge sur laquelle sont cousues des pierres de turquoises de différents grosseurs et en quantité progressive selon leur richesse. Elles sont rieuses, ces femmes, leur teint est clair, leurs joues roses et si elles n'étaient pas si sales elles seraient vraiment très sympathiques. J'aime moins leurs chiens énormes au lourd pelage noir ; autour du cou on leur a mis un énorme collier de poil de chèvres teint en rouge. Ils sentent en moi l'étrangère, s'ils pouvaient me dévorer, ils ne manqueraient pas de le faire.

Ce matin 14 Juillet 1926, le ciel est gris, le vent souffle glacial. Je commande un menu un peu plus



Un riche tibétain.

soigné, j'ai mis des églantines sur ma table et mon drapeau à l'entrée de ma tente. Mais voilà que sur les dix heures la neige s'est mise à tomber, d'abord légère, puis épaisse, à gros flocons, elle ne fond pas, il faut que je reste enfermée dans ma tente sombre : à peine y vois-je pour écrire. Pour la première fois peut-être je sens la mélancolie de la solitude.

Je suis allée voir de l'autre côté de la vallée un ermitage abrité dans un creux de rocher. Ils sont nombreux les solitaires qui vivent ainsi à travers la montagne et ne reçoivent des provisions de thé, de farine et de beurre qu'une fois par an. Ce fut toute une expédition pour traverser le ravin, il fallut faire une sorte de radeau avec des peaux de yack tendues sur des baguettes et traverser la rivière en diagonale car le courant est violent. Me voici sur la crête. Une petite fumée sort d'un coin de rocher. Le bruit des sabots des chevaux a résonné dans le silence de la montagne. D'une maisonnette en terre sort un homme barbu, blafard, au visage hagard. Il tremble de peur en nous voyant et fait mine de se sauver. Quelques paroles de mon guide le rassurent. Il s'avance les yeux baissés et m'invite d'un geste à entrer chez lui : une seule pièce sans fenêtres, un trou au plafond de terre pour aérer, dans un coin un matelas sur lequel sont des tapis, un poêle en terre, dans une niche creusée au mur, des bouddhas en terre peinte et dorée, une marmite en terre, une théière en bois cerclée de cuivre, un bol en bois — c'est tout.

Peu à peu l'ermite s'apprivoise, il nous raconte qu'il a fait ses études à Leh puis à Lhassa. Il y a très longtemps qu'il est là, il ne sait plus depuis combien de temps, il y restera encore très longtemps, jusqu'à ce qu'il se sente assez évolué, il se retirera alors dans un grand monastère du Tibet. Maintenant il rit, il paraît heureux de causer avec des êtres humains. Il consent à poser pour son portrait, il tient à la main un os humain qu'il a taillé en trompette. Devant lui il a mis un bol formé d'un fragment de crâne. Il raconte que c'est lui-même qui a retiré d'un cadavre ces fragments d'os et les a façonnés.

A mesure que je m'éloigne de cette solitude je vois en me retournant le mince filet de fumée qui monte vers le ciel gris et bas. La pluie et la neige légère tombe et nous aveugle. J'ai les mains déchirées par les roches coupantes.

J'ai passé deux jours à mettre au point mes aquarelles et mes notes, puis je suis partie avec le guide

et un boy jusqu'au pied de la fameuse chaîne du Korakorum qui sépare le Tibet du Pamir et du Turkestan chinois. Partout des rocs et des glaciers qui se déroulent pendant des milles et des milles sans aucune vie, sans un oiseau, sans un insecte, partout un aspect de désolation.

Décidément rien à tenter de ce côté. Inutile de vouloir pousser vers le nord : je vais me diriger vers l'est jusqu'au lac Pang-Komb situé moitié au Ladak, moitié dans le Tibet occidental.

Je reviens en arrière par Semur et Kharsar. Nous changeons nos yaks pour des bêtes plus jeunes et plus fortes. J'en prends six au lieu de cinq et un cheval pour moi. Avant de partir j'envoie à Leh, à cinq jours de marche de là, porter mon courrier pour la France. Ce n'est pas sans émotion et sans inquiétude que je remets au commissionnaire, un bel athlète qui est un bon coureur, paraît-il, un paquet bien ficelé et cacheté qu'il doit remettre au « Tehsildar » de Leh. Je le payai d'avance avec confiance. Tout mon courrier arriva en parfait état, je l'ai su beaucoup plus tard.

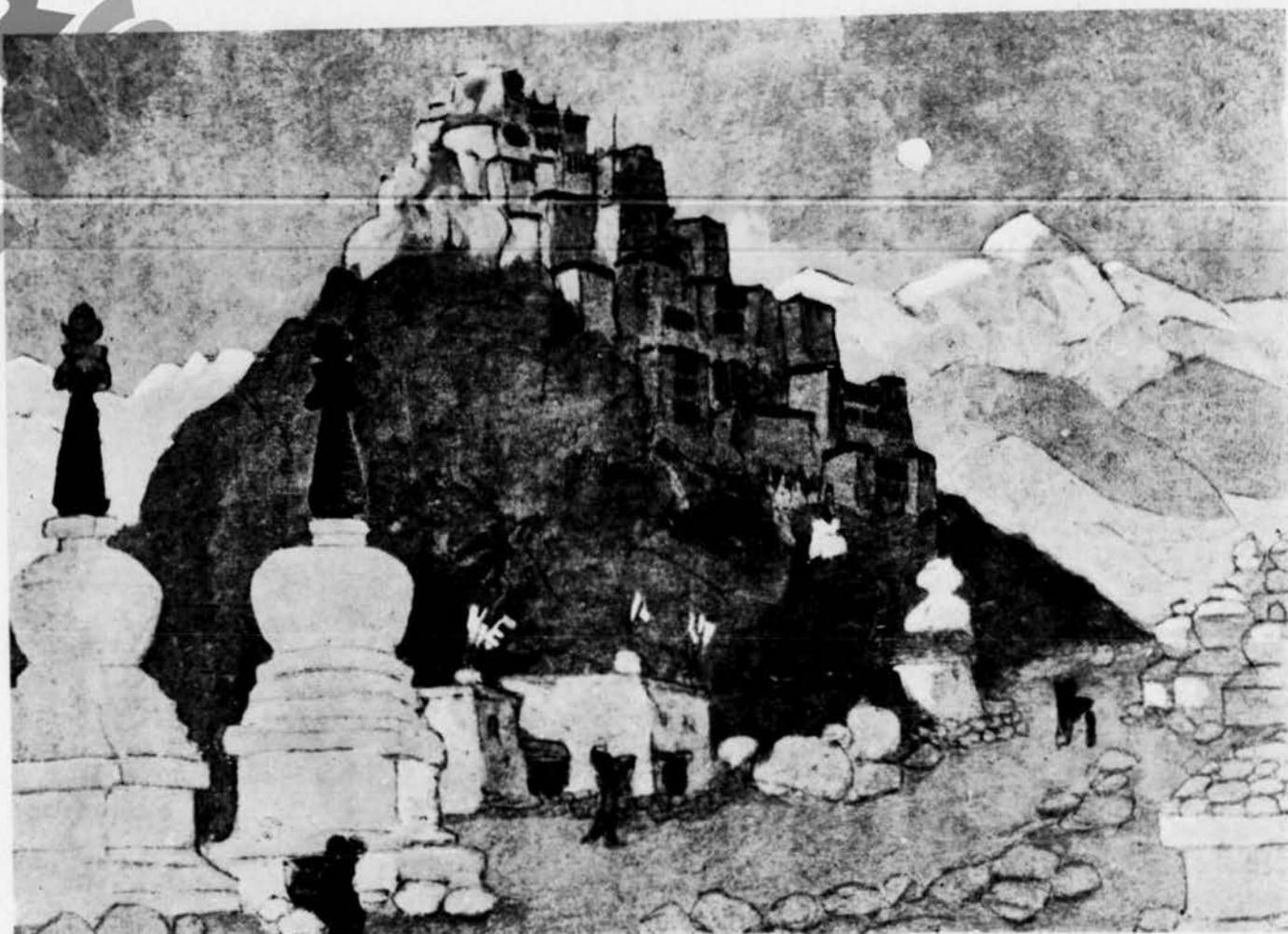
En route vers l'est. Plus de sentier, aucune trace de pas. Nous suivons le lit d'un petit cours d'eau encaissé. Des rochers coupent le passage, il faut les escalader. J'y parviens en m'aidant des mains. Les Yaks glissent avec leurs charges, mais se résignent à grimper. Marcherons-nous encore longtemps ainsi à l'aventure ? Après deux heures d'ascension il faut redescendre, en quatre heures nous n'avons franchi que deux kilomètres. Nous campons dans le sable près de la rivière. Les yaks broutent une herbe maigre. Le vent s'élève tout-à-coup et en moins d'un quart d'heure c'est un cyclone qui nous enveloppe de rafales de sable. Les Yaks, la tête basse, se blottissent près de nous. Ma tente à double paroi s'écroule, la traverse du milieu brisée. Toutes les autres s'effondrent à leur tour. Le vent enlève et traîne tout, ma table, mon lit, mes caisses ; les hommes essayent d'empêcher les toiles d'être déchirées. Ils posent presque au ras du sol une petite tente sous laquelle je peux me réfugier ; avec des blocs de pierre, ils maintiennent nos bagages à l'abri de la tempête. Celle-ci dure près d'une heure après quoi il fallut secouer les tentes presque ensevelies sous le sable, réparer la traverse de bois en la raccourcissant de vingt centimètres, nettoyer les caisses et valises ensablées.

Le soleil, le lendemain matin, luisait et le ciel était de ce bleu profond particulier à ces altitudes. Il régnait un tel enchantement dans ces lieux que je laisse



Oudaypur.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.



Tikse, monastère tibétain.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.



Intérieur tibétain.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

filer devant moi la caravane et je m'arrête pour faire quelques croquis. Un de mes hommes revient précipitamment et me montre les pentes de la montagne où les pierres décalées par la tempête roulaient avec un bruit sinistre, les bêtes effrayées refusaient d'avancer, il fallut fouetter les chevaux et avancer rapidement tout en surveillant la muraille qui, à notre droite, semblait chanceler.

Nous arrivons le soir dans un petit village qui semblait abandonné : quelques cabanes à moitié creusées dans le roc étaient hermétiquement closes. Des chiens grondaient dans les creux. En vain nous frappons aux portes, les habitants se cachent. De guerre lasse je monte sur un rocher où se trouvait juché un petit temple : de là j'apercevais le panorama merveilleux du col de Nubok-La, quand j'entends du bruit derrière moi, je me retourne et je vois deux hommes aux mines de bandits, le visage couvert de crasse, les cheveux hérissés comme de l'étope, ils me fixent hésitants ne sachant pas s'ils devaient fuir ou rester, puis se prosternent en me tirant la langue à trois reprises différentes : car pour les Tibétains, tirer la langue en se prosternant est la marque du plus puissant respect et de la plus complète soumission. Ils consentent à ouvrir la porte et à me laisser entrer. Sanctuaire d'ailleurs sans ornements et sans intérêt. Quand je suis redescendue j'ai trouvé groupés autour de ma tente une dizaine de brigands, mais bien inoffensifs. J'en fais poser quelques uns, vêtus uniquement de peaux de chèvres ajustées avec des cordes faites avec de la laine de yak. Ils ont une épaisse toison et les poils du bonnet de peau qui les coiffent descendent sur leurs épaules mêlés à leurs propres cheveux. Leur peau doit être claire mais elle est couverte d'une épaisse couche de crasse. Ils ont l'air hagards, hébétés, suppliants, comme si leurs jours étaient en danger. Ils étaient pourtant tous là au moment du départ, empressés à nous aider.

J'arrive dans la région des sommets, sur des crêtes sèches et désolées, au pied d'un col qui est à 7.500 mètres d'altitude. Le ciel est couvert, de lourds nuages s'amoncellent, la neige tombe dure et glacée. Les hommes des yaks se blottissent sous les couvertures des bêtes et claquent des dents sous les bourrasques de neige. Je leur prête des toiles imperméables, ils les attachent à la tente des boys et se mettent à l'abri. Nous n'avons que pour trois jours de combustibles dans de grands paniers que portent deux yaks. Si la rafale de neige dure qu'allons-nous devenir ? A deux heures du matin mon boy me réveille, m'apporte du thé bouillant, du whisky ; le ciel est clair, nous pouvons nous

remettre en route. Les sept yaks en grognant escaladent les glaciers — mes tempes battent, mes oreilles bourdonnent, la montée presque verticale ne me permet plus de rester sur mon yak. Je me joins à mes hommes et aidée de mes mains gantées de gros mouffes de peau doublés de poil, je m'accroche aux glaçons, aux rocs, tous les dix pas je m'arrête, j'ai l'impression que ma tête va éclater, que j'entends battre mon cœur, la respiration me manque, je ne peux m'asseoir, la souffrance serait encore plus grande pour me relever. Tous les cinq pas je m'arrête, je lève la tête, je vois mes hommes qui sont devenus jaunes comme des citrons, les yaks grondent, dispersés, passent où ils veulent, ils font des efforts désespérés pour arriver là-haut. Malgré le froid je me débarrasse de mon cache-nez de laine, de mon bonnet, de la ceinture qui serre mes manteaux. Il me semble qu'ainsi je respire avec moins de difficulté. Je déploie toute mon énergie pour que chacun de mes pas couvre au moins 50 centimètres, mais je glisse, et à chaque effort la distance franchie en hauteur n'est souvent que de 20 à 30 centimètres. Cependant j'ai des bottes de feutre, de peau, sans semelles, comme en portent eux-mêmes les chefs de caravane. Enfin, à bout de souffle, je suis au col. Je me laisse choir sur un roc, la secousse subie m'étourdit et je reste quelques instants évanouie. Quand je reviens à moi je vois surgir peu à peu les hommes et les yaks. On fait du feu, du thé, deux des porteurs sont en mauvais état, je leur donne de l'aspirine et du whisky. Mais il faut se hâter, recharger les yaks et redescendre. Ma tête est bien lourde et j'ai du mal à me lever. Il n'y a pas de sentier, on passe où l'on peut, il faut encore grimper à pic, on arrive enfin sur des plateaux roses, jaunes, où nous campons après une étape de seize heures et quelles fatigues !

Nous sommes maintenant à 4.500 mètres. Quelques maisons en ruines sont bâties sur un piton. Quelques habitants nous apportent du lait, du yak desséché, des navets et plusieurs chèvres à choisir. Ils sont une dizaine d'habitants qui vivent de viande de yak et de l'orge qu'ils récoltent dans des petits champs exposés en espaliers au soleil contre la montagne. Notre pauvre pitance est un vrai festin, voilà mes hommes réunis maintenant avec de belles mines rayonnantes.

Quel décor sauvage tout autour de nous. Des pics aux profils extraordinaires se dressent, des torrents coulent avec un fracas assourdissant, la lune se lève projetant des silhouettes monstrueuses sur les flancs des rochers. Puis quand vient le soir un silence profond et

lourd tombe que rien ne trouble que quelques chutes de pierres.

J'ai passé la journée du lendemain à peindre, le soleil brillait, très chaud. Six de mes hommes et leurs yaks m'ont quitté en cet endroit. Ils se sont rangés à genoux devant ma tente. Le guide compte à haute voix en tibétain les sommes qui leur reviennent. Près de lui est ouverte la caisse qui contient les roupies d'argent et la menue monnaie. Chacun reçoit son dû, serre entre ses doigts les pièces d'argent et à la joie de leurs yeux je devine que jamais ils n'en ont eu autant à la fois. Quand ils sont payés, à trois reprises ils se prosternent ; touchent la terre de leur front en tirant la langue, puis se relèvent et s'éloignent en riant. Pendant ce temps les gens du village s'éparpillent aux alentours dans la montagne rechercher huit yaks car ces bêtes pâturent à l'aventure les petites herbes courtes qui poussent au bord des cours d'eau à la fonte des neiges. Avant la fin du jour j'avais réuni huit beaux yaks, un gros anneau de bois taillé autour du museau, attaché au rocher par une corde de laine. Deux sont blancs et de taille énorme. J'ai aussi six nouveaux porteurs que je ne connais pas, mais avec qui il faudra bien que je vive au moins sept jours, car on me dit que je ne trouverai pas la moindre trace d'habitations pendant ce temps-là.

Après avoir suivi une sorte de défilé qui était aussi un marécage où nous avons failli cent fois nous embourber, et où un matin nous nous sommes réveillés dans un lac de neige fondu et de ruisselets dégoutants, nous avons débouché tout-à-coup, par une large ouverture en face du lac Pang-Kong. C'est une des plus

merveilleuses impressions que j'ai eues de ma vie. Le lac bleu saphir, vert émeraude, rutilant, est encerclé d'une bordure de sable fin rose pâle, dans un cadre unique de montagnes de marbre qui brillent, couronnées de glaciers, sont comme le diamant. Nous suivons les bords du lac, marchant sur le sable, pas une ride ne trouble la surface de l'eau. J'y goûte, elle est salée, plus que la mer, me semble-t-il. Nous marchons ainsi toute la journée comme dans un rêve, comme à travers un mirage, et le soir nous campons à l'abri des infiltrations, la lune pâle et bleue anime peu à peu le paysage. Blanche, énorme, étincelante, elle se lève dans un ciel d'un bleu saphir profond. La blancheur de ma tente est d'un éclat éblouissant. Nous suivons trois jours entiers le bord du lac. Je me souviens que le dernier jour, avant le repas de midi, je laisse filer la caravane en avant et m'arrêtai pour dessiner. Quand mes hommes furent assez loin je me déshabillais, j'entrais avec volupté dans le sein de l'eau glacée, transparente. Je nage, puis, faisant la planche je me laisse flotter. Je m'aperçois alors tout-à-coup que je me suis éloignée du bord et que cette eau qui semblait morte m'a entraînée vers le centre du lac. Je me redresse, mais à cette altitude de 4.500 mètres ma respiration est bien vite coupée et le froid paralyse mes forces. Je fais appel à toute mon énergie, avec calme, avec lenteur je nage doucement et par intervalle me repose en faisant la planche. Enfin je me rapproche du bord, je sens le sable sous mes pieds, je suis sauvée. Je reste quelques minutes étendue sur le sable tiède pour me sécher et en une heure j'eus rattrapé mes boys qui, un peu inquiets mais immobiles, m'attendaient tranquillement assis.

Souchol où j'arrive le lendemain est un petit village où les nomades tibétains viennent passer l'été après la fonte des neiges avec leurs troupeaux de yaks et les chèvres qui fournissent la laine bien connue du Tibet. C'est dans un enclos de bergerie, entourée d'un mur de terre que nous campons. Une dizaine d'habitants accourent. Ils sont vêtus de grossière étoffe de laine et de peaux de chèvres. Des enfants tout nus sont attachés sur le dos de leur mère au-dessous de peaux de bête et leurs visages ronds, aux yeux bridés, couverts de crasse, émergent parmi les poils de fourrure. Les hommes et les femmes portent attachés à leur taille les objets journaliers, la cuillère en bois, le bol de bois, un couteau, un briquet en cuivre, la pince à épiler, le cure-oreilles, des amulettes de coquillages taillés, de longs chapelets de turquoises et de corail, quelques



Au monastère de Nenyng, Tibet.

uns un grand sac qui doit contenir le reste de leur fortune.

J'ai visité un petit monastère qui abrite un lama et quelques jeunes élèves. Le prêtre me regardait d'abord avec méfiance et fit mine de lacher sur moi deux énormes molosses. Avec une audace que je ne me connaissais pas j'élevai la voix et menaçai. Le lama intimidé ouvrit à deux battants la grosse porte du temple. La chambre sacrée a les décorations bouddiques, des peintures pendant du haut des poutres laquées rouges ; des petits bols d'argent et de cuivre remplis de beurre brillent sur l'autel. De grandes coupes remplies de beurre entourent les statues des dieux en terre modelée, séchée, peinte de couleurs éclatantes. Les murs sont enduits de larges peintures décoratives. De vieilles peaux desséchées et des animaux empaillés pendent suspendus par le ventre au plafond et mêlent une odeur de pourriture au suint de beurre rance et à l'encens. Quelle volupté de retrouver en sortant l'air pur et frais et la douce lueur du soleil. J'ai pu prendre tout de même quelques croquis mais sans réussir à amadouer le lama ni ses élèves qui, pour la première fois de leur vie, apercevaient le visage d'un Européen. Un des jeunes lamas, novice de 6 à 7 ans, éprouva même une telle frayeur à me voir qu'il poussa des cris coupés de grands sanglots et restait tremblant à terre sans avoir la force même de se sauver. J'essayai en vain de lui sourire, de le calmer : il suffoquait. Je m'étais à peine éloignée que je le vis se réfugier dans les robes du lama et y enfouir sa tête toute ronde et rasée.

Je travaillai toute une journée pendant que mes boys faisaient la lessive et cuisaient le pain qu'on fait sécher et refroidir sur des baguettes de bois. D'autres se régalaient de boyaux de chèvres remplis de sang et cuits au four. Mon boy achète un petit chien tibétain, tout blanc, aux poils si épais que son corps semble matelassé de laine.

Il ne fallait pas songer à poursuivre notre marche vers l'Est. Nous nous dirigeons vers le Sud pour retourner à Tanksé, seul passage possible, par une route de trois étages, assez fréquentée en cette saison. Les nomades tibétains circulent avec des troupeaux de chèvres. Nous rencontrons des campements avec des tentes de poils de yaks tissés complètement closes. Seul un filet de fumée s'échappe au centre. En avant, à l'extrémité de piquets fichés en terre flottent au vent des prières écrites sur des lambeaux de chiffons blancs ou jaunes. Comme je m'approche j'entends des chiens grogner, une portière remue et une tête hideuse de femme se montre, les cheveux en broussaille, puis d'au-

tres têtes s'avancent, toute la famille sort ; ils étaient là une vingtaine dans une tente qui n'avait pas quatre mètres de côté.

A Tanksé, les habitants me reconnaissent, paraissent heureux de me revoir. Ils s'empressent pour aller chercher de l'eau, allumer les feux.

Je me dirige alors à l'Ouest pour regagner Leh par le col du Chang-La à six mille mètres d'altitude. Jamais je n'étais assurément montée aussi haut, il me semble cependant que j'ai moins de peine. Ce qui est le plus pénible c'est la lumière intense du soleil dans la neige immaculée, j'ai les yeux brûlés sous mes lunettes noires. Mon cheval a l'air de souffrir beaucoup plus que moi, un filet de sang coule de ses naseaux, ses jambes tremblent, son cou s'allonge et sa tête touche presque le sol. Un de mes yaks nous a abandonnés, il s'est couché en travers de la route et a refusé d'aller plus loin. Cependant trois jours après il avait rejoint la caravane. Ce furent, je l'avoue, quelques journées de jeûnes assez dures à traverser, il fallait se rationner de sucre, de café, de graisse et j'étais à court de cigarettes et de whisky. Avec ce qui me restait de farine je fais confectionner de petits pains et mets tout le monde à un régime sévère de privations.

Enfin, nous redescendons des hautes altitudes et nous rejoignons les bords de l'Indus. Voici des champs d'orge et de navets, de petits villages entourés de saules et de peupliers nains.

Le village de Tiksé est dominé par un piton qui coiffe un grand monastère d'une cinquantaine de lamas. Les quelques maisons du village sont accrochées aux flancs de la montagne.

On me fit un accueil cordial au Monastère. Le premier lama, un vieillard souriant me conduisit dans le temple et me fit asseoir sur de ces matelas recouverts de tapis où les lamas prient. J'eus la joie d'entendre encore des chants et cette musique d'église si prenante. De jeunes petits sacristains circulent avec d'énormes pots de cuivre ceinturés d'argent et versent le thé au beurre bouillant dans des bols de bois. Pour m'honorer on m'offre une tasse en porcelaine de Chine montée sur un pied d'argent. Je prends des croquis de la cérémonie. Tous les lamas, les prières dites, m'entourent avec curiosité. Je demande au Grand Prêtre de poser. Il me fait signe de le suivre. Nous grimpons par une longue échelle verticale sur le toit, et là, le plus près possible du ciel, s'ouvre la porte de la chambre de méditation. Les murs tout rouges sont recouverts de petits autels garnis de dieux en terre cuite qu'on habille de robes de soie de couleurs différentes selon les sai-

sons. Le prêtre prend place sur un amoncellement de trois matelas. Les visiteurs sont devant lui sur un simple matelas. La chambre est garnie de petites tables rouges peintes de fleurs éclatantes sur lesquelles on dépose les tasses à thé et les abricots secs qu'on déguste en guise de confiserie. Je demande au lama de revêtir ses habits de cérémonie. Il y consent. Ses serviteurs ouvrent de grands coffres de bois peints aux fortes serrures de cuivre repoussé dans lesquels sont rangés, parfumés au santal, les lamages, les robes de luxe, les chapeaux et les bottes de grande cérémonie. Il revêt plusieurs robes les unes sur les autres, mélange harmonieux de teintes écarlates. Sur sa tête il pose un chapeau pointu, ses pieds sont chaussés de grosses bottes de feutre blanc et rouge dont les semelles de feutre ont au moins deux centimètres d'épaisseur. Je l'admire sous sa grande toge drapée par dessus les robes. Il me paraît encore plus large que haut. Il se hisse comme sur un piédestal dans une pose de bouddha, il est figé comme une pyramide où éclate des rouges de tous les tons, dans une main il a le chapelet de bois et dans l'autre le Tornjee, emblème de sa puissance. La beauté de mon modèle me fait frémir de joie. Je peins avec ardeur. Quand le dessin est achevé il le signe et, suivi de tous les lamas, m'accompagne jusqu'à la grande porte du monastère.

Ce jour-là, je me rappelle que j'ai eu faim et que mes repas me parurent frugaux. Le matin, une boîte de sardines, deux pommes de terre bouillies et les éternels navets que j'ai vraiment appris à détester pour toute ma vie, le tout arrosé d'un café très clair mais qui est une boisson chaude délicieuse. Et le soir pour le dîner je mange, après une bouillie de farine, ma dernière boîte de conserves ; des asperges peu réconfortantes, ensuite des navets et des abricots secs.

Heureusement, j'en suis à ma dernière étape. Avant de monter à cheval, le lendemain matin, j'achève mes provisions sauf les deux derniers petits pains que je mets dans ma poche et je pars seule en avant pressée d'arriver le plus tôt possible à Leh. C'est au trot que je franchis les 25 kilomètres. Ce soir là je dînai chez les missionnaires d'un bon et plantureux repas familial. Ainsi s'est terminée cette expédition, aventureuse peut-être, mais où les dieux vraiment m'ont favorisée.

Le Rajah et la Rahnie du Saddak de passage à Leh m'invitent à venir les voir chez eux dans leur village à 10 kilomètres de là. Le Rajah lui-même m'attendait à la limite du territoire, il était suivi d'une escorte montée sur de petits chevaux fringants, harnachés de selles incrustées d'argent et d'ivoire. Le roi

vient au devant de moi et trotte à mes côtés suivi de sa troupe. Nous traversons au galop toute une vaste plaine. Aux portes du village nous attendaient des musiciens et des danseuses, ils m'escortent jusqu'à un campement préparé dans un petit bois de saules fleuris d'iris jaunes et mauves.

Le Rajah et sa suite se retirent et une heure après son aide de camp vient solennellement m'inviter à monter au Palais. C'est un vaste bâtiment en forme de trapèze, tout en pierres et qui domine tout le village et les environs. Sur la terrasse du toit étaient groupés les musiciens qui m'accueillent avec des airs stridents. Le Rajah et son père m'attendaient dans la cour, je reconnais le père du Rajah dont j'avais fait le portrait au Monastère d'Hémis. Un escalier en pierres, très grossièrement taillé, conduit à l'intérieur du palais. Aux étages inférieurs s'ouvrent les chambres des domestiques, les celliers où sont rangées les provisions, enfin les cuisines. Au premier étage sont les appartements privés. Sur le seuil m'attendent la Rahni et sa mère qui m'introduisent dans une vaste salle divisée par de grosses colonnes de bois et meublée surtout de matelas disposés tout le long des murs. Pendant le repas servi à l'anglaise, à la tibétaine, à l'indienne, et de saveur plutôt médiocre, des musiciens, installés sur le toit, donnent un concert. La Rahni pose dans le costume des femmes de Laddak, la poitrine chargée de bijoux d'or ciselés, de grosses turquoises et d'énormes pièces d'ambre et de corail ; sur les épaules, le lourd manteau de chèvre est remplacé par une robe de soie rouge brochée.

Je me retire et retourne dans ma tente avec le même cérémonial.

Je reste encore quelques jours à Leh, je mets à jour mon journal de route, je finis mes croquis, mes études et je songe à regagner le Kashmyr.

J'ai appris que le Résident britannique de Srinagar avait été très inquiet et irrité de ma longue absence. Pour aller plus vite je double les étapes, faisant 50 à 60 km. par jour. Je retrouve le col du Zosi-La bien moins dur à franchir qu'en mai, la neige a fondu, seuls subsistent encore quelques ponts de glace qui résistent toute l'année. En douze jours je suis à Srinagar. Curieuse impression de revoir des voitures à chevaux, d'entendre le klacson des autos. Mes chevaux se cabrent, pris de peur et l'un fait chavirer tout son chargement. En quelques mois j'ai perdu le souvenir de la vie civilisée.

Le Maharajah de Kashmyr me fait demander, il désire voir ma collection de peinture. Il veut même



Dans le Rajputana.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.



Paysage tibétain.

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

l'acheter tout entière à n'importe quel prix. Je lui en ai cédé quelques unes en les recopiant. Il pose dans un beau costume de brocard d'or, la poitrine chargée de dix rangs de perles fines, le turban garni d'un énorme motif de diamant.

Je suis invitée à une garden-party par son Altesse la Mahrani. Elle est parée de diamants, de perles et d'émeraudes : sa tête, toute la longueur de ses bras et ses doigts en sont surchargés. Elle consent à poser pour un portrait à condition que je me rende à sa résidence de Fammu, où elle part dès le lendemain.

Le séjour à Srinagar en octobre est un enchantement de lumière et de verdure. Les feuilles des arbres se parent des couleurs les plus éclatantes et ressemblent à des fleurs. Les fêtes succèdent aux fêtes. Il faut cependant m'arracher à ce lieu de délices. J'ai projeté de traverser le Kashmyr en auto par la route de l'Ouest et de gagner la frontière de l'Afghanistan.

En deux jours j'arrive à Peshawar, juste le jour de l'arrivée de son excellence le Vice-Roi des Indes. Je suis invitée au Palais du Gouverneur à des garden-parties où paraît toute la société britannique. Après avoir vécu six mois de la vie nomade, sous la tente, voyageant à pied, à cheval, sur des yaks, dans des régions où jamais aucun peintre assurément n'a circulé, me voici dans la vie la plus mondaine, au milieu du luxe le plus raffiné. Je passai tout l'hiver à faire les portraits de plusieurs grands maharajah qui me reçurent dans leurs palais avec une sympathie dont je garde le souvenir le plus reconnaissant.

Au mois de décembre je me trouvais dans la capitale de Delhi où siège le gouvernement britannique. J'adressai au Ministre des Affaires politiques et étrangères, la demande d'aller au Tibet en partant de Darjeeling pendant l'été 1925. Par les journaux de l'Inde qui tous avaient raconté mon expédition précédente, il comprend que j'ai acquis l'expérience du voyage dans ces contrées rudes. Il doit demander au Gouvernement Tibétain le passeport et m'avisera aussitôt de la décision prise.

Je reçus, en effet, au mois de février du Gouvernement britannique l'avis que j'étais autorisée à me rendre à Gyantsé pour y prendre des vues, mais qu'il me serait impossible de franchir la frontière du Sikhim avant le mois de mai.

Dans la première semaine de mai j'arrive à Calcutta. Je refais des provisions de conserves, je fais vérifier mes caisses, mes bagages, mon lit de camp, ma literie, couvertures, etc... Le Gouverneur du Bengale a prévenu le Gouverneur du Sikhim à Darjeeling de

mon arrivée. Le voyage en chemin de fer de Calcutta à Darjeeling à 2.000 mètres d'altitude, dans les premiers contreforts Sud des Hymalayas, se fait d'une façon très confortable. La saison mondaine dans cette station des montagnes bat son plein, les fêtes, les bals se succèdent au « Government house ».

J'apprends que la passe pour me rendre au Tibet n'est pas encore ouverte, il y a eu des chutes de neige tardives et les caravanes n'ont pas encore commencé de passer; on me conseille en attendant de faire un voyage dans le Sikhim, pays de montagnes qui sépare les Indes du Tibet. Ma caravane de dix coolies est organisée et le 20 mai je me mets en route — avec deux domestiques népalais, qui doivent me laisser à Gangtok.

Le jour de mon départ, mes amis me font une escorte jusqu'à 10 km. dans la montagne, puis me voici seule vers l'inconnu. Mes premiers jours de marche dans la montagne se font sous la pluie persistante, les nuages bas me voilent les panoramas qui doivent être superbes — nous montons, le froid devient vif. Pendant plusieurs jours je suis la frontière du Népal et du Sikhim puis je pénètre définitivement dans le Sikhim. Lorsque le ciel se dégage je vais vers le Nord, les massifs des glaciers du Kinchen-Junga hauts de 8.000 mètres, derrière, encore plus hauts, les massifs des Monts-Everest. Ah! s'il ne pleuvait pas. Si je n'étais pas sucée par les sangsues, si je pouvais jouir du paysage voilé par les nuages et le brouillard. Comme ce doit être beau le Sikhim. Mes étapes sont de 20 à 35 km. par jour, je ne vois rien que mon sentier, de la boue et des nuages. J'entends le gémissement des cascades, le fracas des torrents, au-dessus de moi, à mes pieds, je ne les vois pas.

Voici le Monastère de Piamonchi, perché dans les forêts en haut d'une montagne. Je vais m'installer dans une petite maisonnette de voyageurs et je suis décidée, avant de me remettre en route, à attendre que la pluie cesse. Les prêtres bouddhistes de ce monastère sont aimables, ne refusent pas de poser, je travaille. La pluie ne cesse pas — Je continue ma route. Enfin un peu de soleil, je peux admirer la beauté de cette végétation luxuriante, de cette forêt remplie de fleurs, de fougères, d'orchidées aux formes, aux couleurs les plus invraisemblables, les capillaires, des milliers de petites plantes qui vivent dans l'eau, dans la mousse sortent de partout, de toutes les anfractuosités des roches, mon cheval, mon visage, mes épaules, fro- lent les mousses, les fleurs; autour de moi, volent les papillons aux couleurs les plus vives, parfois gros

comme des oiseaux, des insectes aux formes, aux couleurs inconnues de moi, jusqu'alors, aux cris sourds, doux, perçants — dans les hauts arbres, les bambous, des quantités d'animaux volent, sautent, crient — c'est la vie, le bruit, le mouvement; quelle variété, quelle richesse.

Après avoir passé plusieurs jours à 3.000 mètres d'altitude dans le froid et le brouillard, nous descendons, il fait chaud, très chaud, humide, nous voici au bord du grand rapide de la Testa, qui coule impétueux, magnifique, irrégulier, entraînant tout sur son passage. Il nous faut le traverser, pas de pont, pas de bac — seule une pirogue formée d'un tronc d'arbre creusé peut faire traverser deux personnes à la fois. La place choisie est à un tournant du fleuve, la rapidité du courant pousse la pirogue sur la rive opposée en diagonale, elle est halée un peu plus haut, puis lancée dans le rapide elle est projetée sur la rive opposée, mais naturellement un tel passage demande beaucoup de temps. Le passage de toute ma caravane a demandé tout l'après-midi, mais quel pittoresque si amusant. Il fait chaud, nous ruisselons, tant l'atmosphère est humide. Nous recommençons à grimper dans des forêts de bambous, il fait moins chaud. Nous avons à passer sur des ponts de liane jetés en travers des torrents, ces ponts souples, mobiles, s'agitent, fuient sous les pas. Je m'accroche aux rampes de bambous, je glisse, je me donne un mal infini. Je déteste ces passerelles de lianes dangereuses et qui me donnent le vertige.

Trois semaines se sont écoulées depuis mon départ de Darjeeling, j'arrive à Gangtok, capitale du Sikkim où je suis reçue par le Gouverneur et sa femme. La frontière du Tibet à quatre jours de là est tout juste praticable, on me conseille d'attendre un peu. Le temps de me composer une caravane de mulets, de traîneaux, avec deux bons domestiques tibétains, et de renouveler mes provisions de farine, pommes de terre, etc...

Ma première journée de marche vers la frontière est sous la pluie, le sentier empierré de grosses dalles moussues glisse; à côté la terre boueuse est remplie de sangsues. Nous arrivons à un abri de montagne, vite un grand feu est allumé, je me sèche et je pense qu'il est préférable d'attendre au lendemain. En effet il ne pleut pas et nous continuons notre ascension, c'est la forêt de pins, des cascades jaillissent de tous côtés, le spectacle est superbe, terriblement impressionnant, le sentier accroché dans le vide, ou creusé dans le roc, ruisselant et couvert de mousses, de capillaires, d'or-

chidées et d'autres fleurs petites, si petites, mais avec les couleurs les plus vives. Parfois il nous faut passer si près des cascades que nous en sortons aspergés, ruisselants, et il ne fait pas chaud, alors je marche pour me réchauffer, mais je suis obligée de m'arrêter à tout moment pour faire tomber les sangsues, mon cheval et les mulets ont les jambes couvertes de sang. Nous voici à Changu, pas de village, seulement une petite maisonnette de bois comme abri, et de longues écuries pour les caravanes et les hommes. Une petite chambre fermée à clef m'est ouverte par le gardien. Un fauteuil, une chaise, une cheminée, un grand feu de bois de rhododendrons qui répand une odeur délicieuse; je resterai là jusqu'à demain.

La route continue vers le col, plus de grands arbres, de bruyantes cascades, c'est le roc, dans les creux abrités des vents, au soleil, poussent les rhododendrons, dans la neige encore épaisse de 20 à 30 cent. émergent les tracés, pas encore de feuilles, mais des fleurs forment des tapis, des jaunes, des roses, des mauves, des orangés se détachant sur le sol blanc immaculé. Le ciel est voilé, bleuté, rose pâle au lointain, les neiges éternelles!...

Le sentier est formé de grosses dalles pour soutenir les terres croulantes abreuvées d'eau pendant la fonte des neiges. Nous croisons de nombreuses caravanes de mulets chargés de laine du Tibet. Mes hommes demandent des nouvelles de la passe, elle n'est pas trop pénible, le soleil chaud fait fondre la neige rapidement et en somme ça ne fait que 4.000 mètres d'altitude. La pente rapide s'accroît, je descends de cheval, et sans trop d'efforts j'arrive au col. Un monticule de pierres dans lesquelles sont piqués des batons terminés par des prières imprimées sur étoffes marquent le point culminant. Repos, tasses de thé, devant moi c'est le Tibet.

Nous arrivons à Champitang, premier village tibétain que je rencontre, les gens me regardent curieusement, la neige fondue s'est transformée en boue noire, affreuse dans laquelle nous glissons. Le chalet de repos est tout en bois. La pièce dans laquelle je coucherai est propre, une grande cheminée dans laquelle flambe le bois de rhododendrons.

Maintenant nous n'avons plus qu'à descendre, le deuxième jour après le col je visite le monastère de Khargiou, le grand prêtre vient au devant de moi, il appartient à la secte rouge lamaïste. Il a de longs cheveux enroulés autour de sa tête, encore au-dessus toute une masse de poils de yaks embrouillés; de ses oreilles pendent des morceaux de corne sculptés, d'énormes



Vue générale du fort de Gyantsé et de la cité.

chapelets de bois à son cou. Il m'offre le thé, il consent à poser. Je retrouve la même affabilité que dans le Tibet occidental que j'ai visité l'année précédente et pourtant j'en suis à quelque 90 jours de marche.

Enfin me voici dans la vallée de Chumbi à 1.000 mètres d'altitude, la végétation y est superbe, le long du sentier, les fraisiers sauvages sont couverts de fleurs et de fruits, lorsque nous arrivons à l'étape, le cuisinier a eu le temps d'en cueillir de pleins saladiers. Voici le village de Yathung, riant, placé au bord d'un torrent, là je trouverai des légumes, du lait, là aussi je renouvellerai ma caravane. Le Chef tibétain qui, prévenu de mon arrivée, m'attendait, me fait visiter le village, la pagode.

Après un jour de repos nous repartons, cette fois il faut grimper le long d'un sentier dallé de pierres énormes, irrégulières, fatigantes ; nous suivons le cours d'un torrent impétueux, bruyant. Le second jour de marche, je vois un monastère perché sur un roc en éperon sur la vallée. Je laisse ma caravane continuer la route, suivie de mon premier boy tibétain, je me dirige vers le Gompa (mot tibétain qui veut dire monastère).

Arrivée là, dans la cour je retrouve le même caractère d'architecture, de décoration que j'avais déjà vu dans le Tibet de l'Ouest, les lamas viennent vers moi, aimables et dirigent ma visite. Inévitable thé au beurre, et à la fin de la journée j'ai rattrapé ma caravane.

La route continue à monter, nous avons dépassé les forêts, les arbres se font rabougris, petits, plus d'herbes, de fleurs, bientôt nous ne voyons plus que le roc, la montagne pelée abrupte, plus rien ne pousse. Nous voici sur un grand plateau à 3.500 mètres d'altitude, dans le lointain j'aperçois un grand village, c'est Phari-Jong, là commence le vrai Tibet.

Nous voici aux portes de la ville, je reste au bungalow, les animaux sont déchargés, on m'ouvre la chambre, je m'y installe. Il fait très froid, le vent souffle aigre, glacé. Plus de bois pour se chauffer, de la bouse de vache desséchée remplit la cheminée qui fume, on ouvre la fenêtre, courant d'air, je suis glacée. Je préfère sortir, visiter la ville ceinte d'un mur couronné par un fort qui a été démantelé. L'ensemble de cette ville, de ce paysage est gris, désolé, pauvre, sale, dans le lointain, les pics, les glaciers.

Les rues boueuses, les enfants couverts de peaux de chèvres sont sales, les cheveux ébouriffés, jamais peignés. Les femmes nous regardent, timides, mais sourient. Les hommes au type très mongol ont les cheveux longs, nattés dans le dos. Leurs robes sont crasseuses, longues. A leur cou pendent des fétiches, des amulettes en coquillage ou en corail.

Des troupeaux de yaks vont dans la boue attendant l'heure du chargement, plus loin des mulets maigres, décharnés, viennent d'être déchargés, le bat en bois retiré on voit leurs pauvres dos écorchés, couverts de plaies vives, certains essaient de se rouler sur le sol, pour peut-être apaiser la cuisson de leur mal — Phari-Jong est le point important de rencontre des caravanes venant des différentes directions du Tibet qui descendent aux Indes, une seule route à partir de Phari-Jong pour descendre vers le Sikkim et les Indes.

C'est là qu'également je renouvellerai mes animaux. Tout est prêt, je continue ma route vers le Nord, route monotone, désertique, plus rien que la terre, des pierres, la vue s'étend au loin, l'atmosphère est claire, limpide, dans le lointain on me fait remarquer un troupeau d'ânes sauvages qui ne se laissent jamais approcher. Sur cette plaine désertique, à 4.000 mètres d'altitude, voici une maison qui se dresse seule, isolée, c'est un abri. Nous nous arrêtons, les mulets boivent, mon boy prépare mon déjeuner, d'autres caravanes sont aussi arrêtées, familles tibétaines en voyage ; dans une grosse houppelande de peau, le poil à l'intérieur, chaque membre de la famille est installé sur un mulet avec un enfant en croupe, il reste ainsi 10 à 14 heures par jour, s'arrêtant parfois pour prendre quelques tasses de thé au beurre, et tout juste pour la nuit.

Nous continuons notre route, le vent souffle debout. Enfin, nous arrivons à Tuna, 4.500 mètres d'altitude. Chaque jour ainsi je m'enfonce dans le Tibet, désertique, glacé, impressionnant et terrible. Après Dorchen, nous suivons des lacs marécageux encadrés de glaciers qui me paraissent roses. Sur ces lacs vivent des quantités d'oiseaux d'eau, petits et gros qui rompent l'extrême monotonie de la marche. Le soleil est brûlant, mais le vent toujours glacé.

Les étapes se succèdent, pas de villages, seulement deux ou trois maisons groupées, des chiens qui hurlent lorsque nous passons, quelques champs d'orge qui parfois n'arrivent pas à maturité, si le soleil durant l'été ne s'est pas montré suffisamment et c'est toujours le même paysage grandiose mais combien monotone et triste.

Kala-Samada, Gangmarg, Sangong, sont des places où je passe la nuit.

Je vois à ma gauche un grand gompa fortifié, c'est le monastère de Nenyng, très intéressant à visiter, j'y reviendrai de Gyantse. Il me tarde d'arriver, je suis si lasse de la monotonie de la route.

Enfin, un matin dans le lointain, dans la plaine immense de Gyantse, j'en aperçois le fort, le monastère fortifié, aux pieds la ville s'étend, la 3^e du Tibet pour l'importance de son commerce, de sa population. Le soir nous arrivons, je suis harassée de fatigue.

Enfin je m'installe, on m'indique une petite maisonnette en terre dans laquelle je peux m'installer moyennant une redevance, j'ai deux pièces, de l'autre côté de la cour le logement du gardien, de mes boys et la cuisine. Je prends un coolie qui, chaque jour, me fournira de l'eau, il ira la chercher au fort à 3 km.

Je suis installée à 2 kilomètres et demi de la ville au milieu des champs d'orge.

Qu'il me tarde de voir la ville, les temples, le marché. J'apprends qu'il a lieu tous les matins de 7 heures à 10 heures. Je suis prête de bonne heure, et en route, vers le monastère qui couvre toute la face de la montagne. En face, sur une autre montagne, c'est le fort, entre les deux, la ville. Dans la rue principale se tient le marché, défilent les caravanes, sont les caravan-sérails.

A mesure que j'approche je me trouve mêlée avec les habitants, accompagnant des mulets chargés, ou portant eux-mêmes sur leurs dos une hotte de bambous tressés. J'approche des premières maisons, toutes d'un étage, entourées de hauts murs.

La foule crie, mais rit aussi, on me regarde, les enfants ont peur. Les marchandises sont étalées sur le sol : laine brute, filée, tissée, étoffes de laine, mercerie, camelote allemande, des graines, des navets, du beurre enfermé dans des sacs en peau de mouton, du thé en briques comprimées, des bottes en feutre, des bas de laine, de la viande de yak rouge tomate étalée dans la poussière, la boue, les chiens affamés se battent autour.

Dans un coin des marchands de livres et manuscrits, et, mêlés à la foule, les prisonniers vêtus de haillons, les cheveux hirsutes, dégoutants, aux chevilles est attachée une très lourde barre de fer qui leur tient les jambes écartées et les oblige à marcher doucement. Ils mendient, les prisonniers sont logés la nuit, mais dehors du lever au coucher du soleil, ils doivent pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Les lamas vêtus de lourdes robes de bure rouge, crâne rasé, bras nus, cir-

culent dans la foule ; une caravane passe, bousculant les hottes chargées de fromages frais, de vaisselle, bols de porcelaine chinoise, baguettes de bois rouge, marmites de terre, tasses à thé de métal, théière de bois cerclés de cuivre jaune. Un marchand de vieux vêtements, de vieilles fourrures, de bottes mongoles, de bonnets de mandarins.

J'arrive devant la grande entrée du monastère, la seule entrée, énorme portail de bois peint, sculpté, brèche dans ce mur haut, long de plusieurs kilomètres qui renferme tous les bâtiments religieux, les temples, les cours, les maisons qui abritent de 800 à 2.000 prêtres, une ville entière.

Je suis dans la grande cour dallée de larges pierres plates, d'où partent de petites ruelles grimant le long de la montagne et desservant les maisons habitées par les lamas. Au rez-de-chaussée sont les chevaux, les mulets, ceux qui les soignent. Au premier étage, les jeunes novices, les cuisines, ceux qui y travaillent, au 2^e étage, les lamas, chaque étage est relié au suivant par une échelle de bois verticale, toujours au haut de la terrasse où ils viennent se réchauffer au soleil. Mais ce n'est qu'après au moins un mois de séjour à Gyantsé que j'ai été invitée à visiter une des maisons habitée par les lamas. Pour le moment je suis dans la cour, suivie de mon boy tibétain, de loin, des fenêtres on me regarde, on épie mes mouvements, aucune porte ne s'ouvre. Je me promène dans les cours successives. Je remarque qu'il y a beaucoup de temples grands ou petits. Je n'insiste pas, je sors de la ville religieuse.

J'ai appris que la cérémonie quotidienne est à 8 heures du matin. Je m'y rends dès le lendemain. De la grande cour où je suis assise sur une pierre, je vois descendre de toutes les petites ruelles les lamas vêtus de leurs robes rouges recouvertes encore d'une grosse cape de laine jaune or très étoffée, avec sur la tête une sorte de casque de laine jaune, haut de 40 à 45 cm., l'effet de cette foule est extraordinaire. Tous se groupent devant l'escalier du grand temple, tout là-haut sur le toit, d'autres lamas soufflent dans d'énormes conques marines, dans des trompettes, d'autres frappent sur des gongs. La foule rouge-jaune grossit. Je remarque beaucoup de très jeunes lamas, ils sont admis à partir de six ans, vêtus comme leurs aînés. A un signal donné, les prêtres pénètrent dans l'intérieur du temple. Seuls les novices restent encore dehors, environ 150 et sous la direction d'un prêtre. Tous se mettent à entonner une sorte de cantique. Du fond du temple où je ne distingue encore rien, me parviennent des bruits de chants, de tambours, de flûtes, dominés

par les chants aigres des jeunes lamas, puis, à un signal, tous ces enfants se précipitent à l'intérieur du temple, je les suis, mes yeux ont du mal à s'habituer à l'obscurité. Enfin, je distingue dans une immense salle soutenue par de hauts piliers de bois rouge, des centaines de prêtres en jaune formant chacun une petite pyramide se terminant par un haut casque. Ils sont tous accroupis sur des matelas recouverts de tapis, alignés, bien régulièrement. Je reste à la porte, n'osant entrer, le gardien me fait signe d'avancer et le grand portail se referme derrière moi. Petit à petit mes yeux s'habituent à cette pénombre, les jeunes moines ont chacun trouvé leur place sur les matelas, autour de leurs professeurs. La lumière arrive de là-haut, douce, diffuse sur cette foule prosternée.

A un moment, une petite porte s'ouvre et je vois un défilé de jeunes lamas d'une douzaine d'années portant chacun un énorme pot de cuivre rouge, ils défilent dans chaque allée versant dans la petite coupe de bois qu'on leur tend le thé au beurre fumant. A plusieurs reprises les bols sont remplis, pendant que continuent les chants, les prières. Durant au moins une heure, je reste là debout dans l'ombre, intéressée par tout ce que je vois. Enfin, le grand portail s'ouvre, et c'est une envolée, une bousculade vers la sortie, je ne suis pas épargnée, je me retrouve sur le parvis du temple avant d'y avoir songé. Je suis entourée par toute cette foule qui me regarde curieusement en riant. A certaines réflexions des gamins, ils éclatent tous de rire, alors je sors mon appareil photographique de son étui et la braque sur la foule, ils ne rient plus, ils s'éloignent et avant que j'aie établi la mise au point, c'est le vide, plus personne, l'immense cour est déserte. Seuls s'avancent vers moi un lama âgé, suivi de deux autres. Il dit à mon boy qu'il a appris mon arrivée ici par le Gouverneur et que je suis libre de visiter tous les temples guidée par un des lamas. Je fais dire à ce prêtre aimable que je suis peintre et que je serais bien aise s'il voulait poser. Il accepte. Rendez-vous est pris, après la visite des différents temples.

Je rentre chez moi enchantée, j'ai trouvé près des lamas un accueil inespéré, car avant de quitter les Indes, le Gouvernement britannique m'avait prévenue que je n'aurais pas le droit de peindre dans les temples et que les lamas s'opposeraient à ce que je fasse leurs portraits, voilà que c'est tout le contraire. Ils s'habituent à ma présence, sont intéressés par mes peintures et lorsqu'il y a une cérémonie dans l'un des nombreux temples, un jeune guide est envoyé me chercher.

J'envoie au fort mon boy interprète demander au Gouverneur tibétain quel jour il pourrait me recevoir, le lendemain à 10 heures je suis attendue. Je fais acheter à la ville l'écharpe de soie blanche indispensable pour toute visite officielle. Nous voici partis à cheval, mes deux boys me suivent, en bas du fort, nos chevaux sont laissés et l'escalade commence, nous nous élevons rapidement au-dessus de la ville, de la plaine.

A la porte des bâtiments qu'il habite, le Gouverneur suivi de ses secrétaires m'attend. Il m'offre une écharpe, j'offre la mienne, je le suis, l'escalade continue dans les couloirs sombres, puis des échelles à grimper, une courette ensoleillée, des pièces sombres, encore une échelle, et je suis dans la grande salle de réception toute rouge, beaucoup de tapis, des matelas. Le thé est apporté, cette fois sans beurre, des gâteaux au miel, des abricots secs. C'est entendu, il consentira à poser ainsi que sa femme en grand costume de cérémonie de Lhasa dont ils sont originaires. Je lui exprime le désir d'aller moi-même à Lhasa puisque

je n'en suis plus qu'à sept ou huit jours de marche. Il me fait dire qu'il a reçu des ordres formels de Lhasa et que si je tentais de me diriger sur cette route, lui et sa famille seraient immédiatement rappelés à Lhasa, il serait emprisonné et ses biens confisqués. Il me dit qu'il est responsable de ma personne, il doit veiller à ce qu'il ne m'arrive rien, mais aussi à ce que j'obéisse aux volontés du Gouvernement tibétain. J'ai le droit de circuler autour de Gyantsé sur un rayon de 50 km., mais je n'ai pas le droit de coucher hors de la petite maison qu'on m'a louée, il faut que chaque soir j'y sois de retour. Et je ne dois visiter aucun des nombreux monastères aux alentours sans en avoir avisé au moins deux jours à l'avance, le Gouverneur qui y envoie un soldat annoncer mon arrivée. Voilà, je suis fixée, il ne me reste plus qu'à obéir, ou bien je serais sur-le-champ accompagnée jusqu'à la frontière et le Gouvernement tibétain demanderait des explications et une indemnité au Gouvernement britannique.

Mais, j'ai de quoi travailler pendant longtemps, pourquoi contrarier ces braves gens qui ne demandent qu'à m'aider dans mes études. Les femmes des hauts fonctionnaires de la ville donnent pour moi une petite réception. Une grande tente blanche brodée de rouge et bleu est dressée dans un jardin de tapis. Autour de petites tables rouges, elles sont là assises, vêtues de leurs plus belles robes de soie chinoise brochée, la poitrine couverte de colliers d'or, de turquoise, de corail. Les dames de Lhasa ont autour de la tête d'énormes mèches de poils de yaks qui tombent rattachés sur une espèce de nimbe triangulaire sur lequel sont cousues serrées des perles fines et des turquoises. Les dames de Gyantsé ont leurs cheveux tressés très fins en de nombreuses petites nattes qui s'étalent en hauteur et largeur pour soutenir une énorme armature qui se développe au-dessus de leur tête en un rayon de 50 cm. entièrement recouverte de perles fines cousues, de corail, de motifs d'or et de turquoises. Mêmes robes de couleurs vives, mêmes nombreux colliers sur la poitrine.

Je suis assise entre les deux dames les plus importantes de la réunion. Le déjeuner commence, au milieu de la table une trentaine de petits bols remplis de différents mets sont disposés et chacun y puise avec ses propres baguettes d'ivoire. Les meilleurs morceaux me sont offerts très aimablement. Les domestiques très nombreux et très sales, portent toujours de nouveaux mets. Enfin, on dépose devant chaque convive un grand bol rempli d'un bouillon gras dans lequel sont



Tableau de M^{lle} LAFOLIE.
Lama du monastère de Gyantsé.

des sortes de nouilles, à deux mains on doit se saisir du bol et en avaler le contenu rapidement en faisant un bruit spécial, j'avoue que je n'arrive pas à vider le contenu de ce bol, tandis que ces dames en sont à leur troisième ou quatrième. Voici le thé sans beurre et le lchang, boisson d'orge fermenté que j'aime beaucoup, très peu alcoolisé, il désaltère très bien.

Le repas est terminé, je prends des croquis, des photos. Ces dames m'accompagnent à la porte du jardin avec des saluts.

Je suis retournée au fort, le Gouverneur a posé dans une superbe robe de brocard bleu vif un paletot de velours ciselé jaune orangé et des bottes de satin noir avec liseré vert. Les cheveux très longs sont ramenés au-dessus du crâne en un large chignon formant un nœud dans lequel est piqué un bijou d'or incrusté de turquoise, marque de noblesse officielle. Ses mains fines sont soignées, les ongles de la main gauche très longs de 2 à 6 cm. comme les hauts mandarins. Sa femme aimable, riieuse, a posé, avec son costume de grande dame de Lhassa, des longues mèches de queues de yaks pendant autour de ses épaules et le nimbe triangulaire très enrichi de perles fines. Comme j'admire la richesse de son costume, elle m'offre de m'en revêtir et de me photographier, j'accepte ravie de l'originalité de l'idée. Avec quelle joie elle m'habille, me coiffe, me chausse, cette longue séance, aidée de deux de ses servantes, n'a été qu'un éclat de rire de sa part. Mon appareil photographique posé sur son pied, le Gouverneur était enchanté de presser lui-même le déclic, après avoir longuement regardé dans le viseur.

En nous séparant je les prie de venir prendre le thé à l'européenne chez moi quelques jours après, ainsi que d'autres couples que je connais.

Au jour fixé je vois arriver dans la cour intérieure de la maison des chevaux, des mules richement caparaçonnées, des servantes portant des parapluies, des couvertures, des manteaux. Quelle foule, cependant je n'avais invité que six personnes. En effet, seulement mes six invités se présentent à ma porte, l'écharpe blanche à la main, mais de très grands personnages ne peuvent se déplacer sans une nombreuse suite, qui doit rester dehors, mais ne tardent pas à garnir toutes les fenêtres de mon petit appartement, épiant nos moindres gestes. A la cuisine mes boys ont préparé de quoi recevoir leurs camarades — comme c'est la coutume.

Mes invités n'avaient jamais mangé de confitures, de chocolats, ni aucun de ces gâteaux que je leur fais présenter. Je comprends qu'ils préfèrent que je me ser-



Le Gouverneur de Gyantsé et
M^{lle} LAFUGIE en Tibétaine.

ve la première pour qu'ils voient la façon de se servir des fourchettes, cuillers, petits couteaux. J'avoue qu'ils usent avec beaucoup d'adresse de ces différents instruments, ils adorent le chocolat, les confitures, mes gâteaux et demandent la permission d'emporter ce qui reste. Je dois dire qu'à leur arrivée, un de leurs servants m'avait présenté de leur part une corbeille d'œufs, deux quartiers de mouton, un petit sac d'abricots secs. Ils paraissent enchantés de ma réception, il fait presque nuit lorsqu'ils me quittent. Du haut de ma terrasse je vois s'éloigner cette longue caravane d'une dizaine de chevaux, une quinzaine de suivants, pour une invitation à prendre le thé de six personnes ! Mais je comprends que ce thé à la française restera un des souvenirs qui marquera dans leur vie et dans celle de leurs servants. Une coutume tibétaine bizarre après réception, les visiteurs ont la coutume de remettre ostensiblement aux domestiques qui les ont reçus un pour-boire assez important. Je m'en acquittais de même lorsque j'acceptais quelque lunch ou thé chez les Tibétains.

Pendant mon séjour à Gyantsé j'ai eu l'occasion à plusieurs reprises d'acheter de ces vieilles peintures religieuses, peintes sur étoffe et montées sur de vieux brocards chinois. J'aime ces grands panneaux si décoratifs et harmonieux de couleurs. Certains me paraissent très anciens. Un grand prêtre de Sikhim m'assurait que quelques-uns de ma collection devaient avoir plus de 500 ans.



Gangtok : Prêtres danseurs masqués.

Les Tibétains qui avaient quelques-unes de ces peintures à vendre, venaient directement se présenter à ma maison, ils arrivaient timides, craintifs, faisaient le grand salut, tiraient la langue, puis attendaient. Enfin, ils se décidaient à sortir de leurs longues et larges manches, les choses les plus inattendues, des vases, des statuettes, des lampes à beurre, des os humains sculptés, des tankas. Quand le contenu de leurs manches était épuisé, ils puisaient dans leurs robes toujours serrées à la taille par de larges draperies qui aidaient à maintenir les objets que contenaient les différentes robes.

Lorsque j'avais choisi quelques-unes de ces vieilleries, longue discussion pour débattre le prix. Je n'avais comme monnaie que la roupie d'argent de l'Inde qui équivalait en 1927 à environ 9 fr. 90 de notre monnaie. Les Tibétains acceptaient volontiers ces pièces qu'ils savaient en bon argent. Mais quel calcul pour faire le change avec la monnaie tibétaine, alors je montrais en roupies d'argent la somme que j'offrais et je le laissais avec mon boy faire tout le calcul, soit avec des cailloux ou bien les grains de son chapelet. Après une heure ou deux il revenait, refusant généralement, j'offrais une roupie de plus, les calculs recommençaient, et parfois la vente durait plusieurs heures. Je les laissais du reste dans leurs propres réflexions et je continuais mon travail. J'avais fait prévenir le Gouverneur de Gyantsé, que je désirais visiter deux jours après le monastère de Dong-Se à 20 km. d'ici sur la route de Shigat-Se. Il envoie un coolie annoncer ma visite un jour avant mon départ. Me voilà partie

au lever du soleil, suivie de mes deux boys, d'un guide, et d'un homme pour les chevaux, et mes provisions pour la journée. Nous remontons la vallée de Gyantsé, longs espaces plats, coupés de petits ruisseaux que ces pauvres petits chevaux sautent lorsqu'ils sont peu larges et nous filons presque toujours au galop. Les chevaux s'entraînent entre eux, nous franchissons vite cette vingtaine de kilomètres. Ce monastère est perché comme presque toujours à la crête d'une montagne qui se détache de la chaîne. Ma petite troupe de là-haut est aperçue de loin, et en arrivant au pied de la montagne je trouve deux lamas qui m'attendaient et se mettent en tête, nous les suivons, la montée est rude, sans descendre de cheval, je gravis les escaliers, je trouve des cours, des portes, encore des escaliers, nous voici dans la grande cour du monastère où une quarantaine de lamas m'attendaient curieux, intimidés : ils n'ont jamais vu de femme blanche.

Je descends enfin de mon cheval, et la visite commence. Le temple est très grand, les salles de pierres très belles, les rouges des colonnes et les peintures des murs se sont patinés et ont pris des tons si harmonieux. Autour de chaque grande salle qui peut contenir une centaine de prêtres en prière, sont placées de petites chapelles obscures fermées à clef. Le gardien les ouvre les unes après les autres pour moi tandis que deux autres lamas les éclairent avec les lampes à beurre mais d'une lumière si tremblotante et faible que tout d'abord je ne vois rien, mais une odeur horrible me saisit à l'entrée de chacune de ces petites chapelles si bien closes. Mes yeux finissent

par s'habituer à cette demi-obscurité, et je distingue dans l'une des quantités d'animaux empaillés, suspendus au plafond très bas, de sorte que ma tête frôle des paites, des ventres, entr'ouverts d'où sort la paille, l'étope, il y a ainsi des yaks, des taureaux, des singes, des tigres, des panthères, dont les sexes mâles sont développés et peints. Un petit autel dont le rideau est baissé, devant lequel brûlent les sept petites lampes à beurre. Dans une autre chapelle je distingue des statues énormes, peintes de couleurs vives, représentant des démons, des corps d'hommes avec des têtes de taureaux, des boucs, des lions. Des accouplements diaboliques dont les visages ont des yeux de verroterie dans lesquels se jouent les flammes des torches qui donnent l'impression d'une activité étrange et fantastique des prunelles. En approchant d'une autre chapelle, j'entends le son d'une voix psalmodiant des prières en un chant monotone et scandé par des coups de tambour. Le gardien ouvre la porte fermée à clef. Je ne vois rien, mais je sens qu'un être humain est là, dans un coin, j'entends sa voix tout près de moi, une tache l'éclaire, je vois un prêtre accroupi sur des tapis, son corps enfoui dans des robes, des couvertures, du col, un cou maigre et une tête à la forme et la couleur cadavériques. Il ne voit pas mon arrivée, sa tête ne bouge pas, seules ses lèvres continuent de chanter, et de fixer une sorte d'autel où sont représentés des démons, des mauvais génies, luttant, s'accouplant sur le sol, secouant des crânes et des os humains, les porteurs de torche promènent leurs lumières sur ces scènes infernales peintes des couleurs les plus réalistes. Je vois aussi les murs peints du plafond au sol, de scènes extraordinaires, vieilles, patinées d'une sorte de vernis transparent et brillant comme de l'émail. Nous sortons de cette petite salle, la porte est refermée à clef. Nous nous éloignons et mes oreilles continuent de percevoir ce chant grave, monotone, scandé, des coups de baguette souple sur le grand tambour vertical. D'autres chapelles se succèdent indéfiniment, je suis comme grisée par cette odeur de renfermé, de graisse, de crasse, d'encens, de beurre, de pourriture concentrée. Je vois d'autres ossements, des squelettes, des crânes accrochés aux murs, des dépouilles d'animaux, des autels où se pressent les divinités devant lesquelles brûlent les séries de petits bols de cuivre ou d'argent. C'est fini, nous sommes dans la grande salle, la cour éblouissante de la lumière du soleil, je respire, voici une échelle, une plateforme, une autre échelle, je traverse des salles obs-

cures où je reconnais au plafond encore des animaux suspendus, dont je n'aperçois que les pattes, les ventres, les sexes monstrueux, d'autres chambres noires, chaudes, une autre glacée, une échelle verticale haute à grimper dans le noir. Puis tout à coup une petite terrasse aveuglante de soleil, j'ai le vertige, je suis éblouie, je regarde à mes pieds, je vois le Monastère, tout en bas, mes chevaux gros comme des fourmis, je me retourne, un escalier de pierre d'une dizaine de marches, en haut un lama, tout en rouge, un énorme chapeau jaune, les mains croisées, il me regarde, je sais que c'est le grand prêtre du dompa qui m'attend pour me recevoir dans son appartement tout là haut à la crête de la montagne, le plus près possible du ciel! — Je le suis : nous voici dans une pièce peinte en rouge, des tapis, des formes couvrent le sol. Une fenêtre occupe tout un côté de la pièce, du papier huilé sert de vitre et donne une lumière douce, jaunâtre, chaude. Le grand prêtre me fait



Festival au monastère d'Hemis.

signe de m'asseoir sur un petit matelas recouvert d'une peau de panthère, lui en face de moi, il me regarde, il est âgé, la figure douce, les yeux perçants. J'apprends qu'il n'est jamais sorti de ce monastère, qu'il est toujours en profonde méditation et très vénéré de tous. Le thé est apporté dans des coupes d'argent ciselé. Je ne sais si c'est l'altitude : nous sommes au moins à 5.000 m. ces étapes successives de l'obscurité au soleil éclatant, ces odeurs pénétrantes, cette course à cheval de dix km. au galop, mes tempes battent, j'entends mon cœur dans ma poitrine. Le thé bouillant me fait du bien. Et je me mets à dessiner. Le grand prêtre ne bouge pas. Les lamas sont groupés derrière moi. J'ai fini, encore une tasse de thé. Le grand prêtre se lève majestueusement vêtu de robes, de capes aux tons rouges ; il m'accompagne jusqu'à l'étage du dessous — nous nous quittons, profondes salutations. Je reprends le même chemin qu'à la montée jusqu'à la grande terrasse ensoleillée, là je trouve installé un siège de tapis, devant une table laquée rouge, du thé, des abricots secs, des biscuits tibétains. Mon couvert est mis, mon boy me sert le déjeuner que j'avais emporté. Autour de

moi tous les prêtres du monastère sont là, rangés à deux mètres de distance de moi, au premier rang les jeunes novices, ils me regardent tous sérieusement. Je suis obligée de manger devant cette foule curieuse mais respectueuse. Au moment où j'étais de la confiture sur des biscuits j'ai l'idée d'en offrir à tous les jeunes lamas, ils hésitent, l'un y goûte, trouve cela si bon que les voilà tous qui en demandent avec plaisir, je distribue tout ce qui me restait de biscuits que j'enduis de confiture, comme ils paraissent heureux si naïvement...

J'ai fini la visite de ce monastère de la secte jaune. Les chevaux sont prêts, réconfortés, toute la lamaserie m'accompagne jusqu'à la base de la montagne. Profondes salutations — et je reviens lentement, rêveuse, sur Gyantsé, où j'arrive à la nuit tombante.

De Dong-Se je n'étais plus qu'à trois jours de marche de Shigatse, la ville sainte du Tibet, l'ancienne résidence du Tashi Lama, et je ne pourrais pas y aller, cela m'est interdit !...

J'apprends qu'au monastère de Ne-Nying se trouve en ce moment pour quelques mois la sainte Dorjee-Pamo, qui a le pouvoir de se transformer en truie selon sa volonté. Le Gouverneur tibétain envoie un message lui demandant si elle veut bien me recevoir. Le jour et l'heure sont fixés, je me mets en route dès le matin avec ma petite escorte, les douze km. sont franchis rapidement, des lamas placés sur les murs d'enceinte du gampa ont annoncé mon arrivée, les portails peints de rouge vif s'ouvrent largement, nous pénétrons, les portes se referment. Nous sommes dans la grande cour dallée du monastère. A ma rencontre s'avancent une dizaine de lamas délégués de Dorjee-Pamo, je mets pied à terre, et les suis à travers des salles et des dégagements immenses. La propreté, l'ordre me frappent, pas de salles obscures, partout la lumière, l'air. Un escalier de bois, nous voici sur une terrasse ensoleillée formant jardin. Dans des vases chinois poussent des marguerites, des géraniums, des résédas, même des capucines, des myosotis, des œillets. Encore quelques marches, j'entre dans une salle claire, nette, au fond sur une hauteur de matelas d'au moins un mètre, une femme habillée comme un grand prêtre est assise, dans la pose du Bouddha en méditation. Elle se lève aidée de deux religieuses placées derrière elle, elle s'avance en tendant une écharpe, je lui en offre une autre, me salue, m'indique un siège en face d'elle, c'est un fauteuil de bois laqué rouge, et retourne sur son trône recouvert de tapis, derrière moi se range l'interprète, autour les grands



Tableau de Mlle LAFUGIE.

Cérémonie religieuse au monastère de Gyantsé.

prêtres, les secrétaires, les docteurs. La pièce où nous sommes est toute laquée rouge, le plafond de bois est tout enluminé, sur le plancher ciré, d'épais tapis, sur les murs accrochées régulièrement des vieilles peintures tibétaines montées sur des soies merveilleuses. au fond, Dorjee-Pamo, derrière elle une soie rouge est tendue. Un côté de la chambre est formé d'une fenêtre de papier huilé, devant sont rangés une série de pots de fleurs — cette chambre est gaie, harmonieuse, sympathique, sur un signe de Dorjee-Pamo l'interprète s'avance et la conversation commence. Elle me questionne sur mes peintures, pourquoi je suis venue au Tibet, ce que j'en pense.

Puis les hommes qui m'ont accompagnée depuis Gyantsé sont reçus, depuis la porte jusqu'à la sainte, ils avancent à genoux devant elle, ils baissent son trône, en y déposant quelques argent et elle dépose sur leur tête une bande d'étoffe rouge, qui sera leur fétiche, leur talisman durant toute leur vie. Chacun à genoux à reculons, sort de la pièce.

Une table très joliment peinte est portée devant moi chargée de mets dans des bols de fine porcelaine chinoise, deux baguettes d'ivoire montées sur argent incrustées de turquoises, et l'interprète me prie de la part de Dorjee-Pamo de lui faire l'honneur d'accepter ce repas. Il me faut donc, devant toute cette foule qui me regarde, manger avec des baguettes ces mets que je ne connais pas, que je n'arrive pas à saisir, qui se dérobent et j'ai une faim terrible. Les mets se succèdent, on m'en porte toujours de nouveaux, certains sont délicieux, et je ne sais pas ce que c'est. C'est la fin, voici le grand bol de nouilles dans du bouillon, le thé au beurre, et attention que j'apprécie, un grand verre d'eau, elle n'est ni filtrée, ni bouillie, mais elle me satisfait.

Sur ma demande Dorjee-Pamo, qui ne m'a pas quittée des yeux durant ce long repas, accepte de poser, le cercle se rétrécit autour de moi pour me regarder travailler. J'ai fini mon dessin, je devine l'approbation générale, il est très ressemblant, elle consent à me le signer en écriture tibétaine — puis je le range pieusement dans mon carton à dessin. La sainte religieuse se lève et m'offre de me faire montrer les grandes salles du temple, je laisse ce carton sur mon fauteuil et nous sortons suivis de tous. Lorsque nous revenons, mon boy prend mon carton, le range dans le sac, ce sont les adieux. Les lamas m'accompagnent jusqu'au grand portail. Profonds saluts, au galop nous regagnons Gyantsé.

Tableau de M^{lle} LAFUGIÉ.

Lamas.

Dès mon arrivée, je ne pense qu'à regarder ce portrait qui m'a tant plu, j'ouvre le carton, feuillette le papier qui s'y trouve, rien, j'appelle mon boy, je lui dis de regarder à son tour, rien, pas de portrait, je ne comprends pas pourquoi. Puis je réfléchis que pendant environ 30 minutes ce carton contenant le portrait est resté dans la chambre de Dorjee-Pamo. Quelqu'un s'en est emparé. Je suis désolée, furieuse, que faire, il fait nuit, impossible de retourner là-bas ce soir; la grande porte resterait close. J'envoie mon boy acheter à la ville une belle écharpe de soie blanche, et le lendemain dès le lever du jour il partira avec un homme demander à voir Dorjee-Pamo et lui expliquera ma surprise, ma profonde déception.

Je passe ma journée anxieuse, enfin voici mon boy, il a le portrait, sali, gras, chiffonné. Lorsqu'il est arrivé au monastère, la sainte était en méditation, il a attendu, on lui a servi un repas. Enfin il a pu l'approcher, a expliqué l'affaire, on l'a fait sortir, un très long moment après, il a été rappelé, on lui a remis le portrait, en disant que celui-ci traînant à terre, un lama s'en était emparé, et ne voulait pas le rendre. Je vais voir le gouverneur tibétain, je lui fais part de tout ce qui s'est passé, et voilà ce qu'il

Tableau de M^{lle} LAFUGIE.

Lama du monastère de Dong-Se.

en pense. Dorjee-Pamo est une sainte très vénérée, et a des pouvoirs extraordinaires, comme ce portrait est très ressemblant, son entourage a craint que je ne me sois emparée de l'esprit, de la puissance de cette sainte pour les remettre aux mauvais génies. Alors ils s'étaient saisis de ce portrait pour l'enfermer dans l'intérieur de la statue d'un bon génie. Voilà pourquoi ce papier m'est revenu taché, plié, roulé. Mais Dorjee-Pamo fine intelligente, ne s'est pas plue à ces imaginations et a exigé la remise immédiate du portrait. Il paraît que le prêtre qui s'en était emparé a été banni de ce monastère.

Les journées s'écoulaient vite, je travaille avec acharnement à plusieurs grandes peintures à l'huile que j'ai commencées, je ne voudrais pas quitter Gyantsé qu'elles ne soient terminées.

Chaque jour pendant que je peins, debout, je sais que toutes mes fenêtres sont garnies de figures cu-

rieuses, certains restent ainsi des heures à me regarder peindre, sans bruit, croyant que je ne les ai pas vus.

J'apprends que cette région du Tibet était tellement déboisée que les morts ne sont pas brûlés — comme c'est la coutume tibétaine. — Les morts à Gyantsé sont portés au sommet d'une petite montagne derrière le fort, dans une région sèche, aride, désolée, le corps est découpé en fragments, une partie des os sont broyés, réduits en pâte mélangés avec de la terre et des grains d'orge, moulés en forme de petites pyramides de quelques centimètres de haut et offerts aux membres de la famille, tandis que les chairs restent exposées sur le roc, où les oiseaux viennent les manger. Durant toute cette macabre opération, un ou deux lamas restent là, en prières, pendant que brûlent les lampes à beurre, les baguettes d'encens, qui sont le principal signal pour les oiseaux. Il paraît que très peu d'heures, après l'exposition, il ne reste sur les pierres plus rien du cadavre.

Je savais où était cette montagne funéraire, je ne pouvais décider mes boys à m'y accompagner. Voyant que j'étais décidée à y aller seule, leur dévouement a combattu leur répugnance. C'est une longue marche de cinq à six km., à pied dans les pierres, la poussière; arrivés au sommet, des pierres creusées sont disposés en cercle, entourant la place où sont exposés les lambeaux des cadavres. A gauche quelques pierres réunies à sec forment une petite cabane dans laquelle s'abritent les lamas pour réciter leurs prières. Comme j'arrive au sommet, il ne reste plus rien de la dernière cérémonie qui a eu lieu deux jours auparavant, les pierres sont grasses, tachées, certaines usées en creux par les pilons de pierre, qui broient les ossements.

Autour de cette crête la désolation, rien que le roc, la solitude, le vent souffle avec ardeur. Au loin bien distincts, le fort se dresse énorme, au pied la ville de Gyantsé, à droite la cité religieuse fortifiée, entourée d'un mur peint de rouge, encore plus loin, les champs d'orge, d'un vert pâle, entrecoupés par les filets d'eau. Tout là-bas, la chaîne des montagnes, arides, couronnées de glaciers. Mon imagination est encore toute imprégnée de la reconstitution de la scène funéraire dont sans peine j'ai imaginé les moindres détails, il ne me reste plus qu'à descendre songeuse et mélancolique.

Je fais prévenir le Gouverneur que je désire aller voir les cellules des ermites creusées dans la montagne, à une vingtaine de km. au Nord-Ouest. Des chevaux me sont envoyés le lendemain au lever du soleil, nous

RETRO
NEW

Au Siam.



Tableau de M^{lle} Laroque.



**RETRO
NEWS**



A un relai mes hommes déchargent les bagages.

nous mètons en route, j'emporte mon repas pour la journée.

C'est une longue chevauchée sur un terrain plat et désertique contournant la base de montagnes pelées, blanchies, aveuglantes, sous ce soleil brutal — nous tournons sur notre droite, nous remontons le lit rocailleux d'un petit torrent presque à sec et je commence à apercevoir tout là-haut sur le flanc de la montagne blanche et unie, écrits en caractères tibétains hauts de plusieurs mètres, la prière sacrée : Om Mari Padmé Hum. Cette phrase tracée sur plusieurs faces de la montagne produit un effet très symbolique.

A mesure que nous approchons, je distingue quelques masures creusées dans la montagne aux murs de pierres sèches, nous montons toujours ; des chiens rageurs saluent notre arrivée, un lama loqueteux vient au-devant de nous — longs palabres avec ma suite. Il me fait signe de le suivre ; nous prenons un sentier en lacet, et je vois creusées dans le roc, des ouvertures qui ont été ensuite murées, scellées et seule une petite fenêtre en bois, cadencée. L'homme qui nous accompagne l'ouvre, dépose sur le rebord intérieur un petit sac de farine, un pot d'eau, provisions pour quatre jours. Nous attendons, aucun bruit

ne vient de l'intérieur, nous ne bougeons pas, retenant notre souffle. Un léger frôlement, et j'aperçois dans l'ombre une main maigre, grise, qui vient se saisir de la farine et de l'eau ; c'est de nouveau l'ombre, le silence. Le garde referme le volet, nous continuons à monter, au-dessus sur la même paroi de ce roc, un autre petit volet de bois est ouvert, on y dépose la farine et l'eau, derrière pend un petit rideau noir, aucun bruit, le gardien frappe, rien n'y répond, après un long moment, le rideau bouge, je vois une sorte de main enveloppée d'étoffe sombre venir doucement prendre l'eau et la farine, le rideau noir retombe, le vivant est retourné à sa tombe. Ils vivent ainsi 10, 15, 20 ans emmurés, parfois toute leur vie ; lorsqu'après les quatre jours réglementaires, le gardien s'aperçoit que le sac de farine et l'eau n'ont pas été retirés et qu'aucun bruit n'a répondu à ses appels, la partie du roc emmurée est descellée, les grands prêtres du monastère voisin rentrent dans la cellule et constatent la mort de l'ermite, celui-ci dorénavant est considéré comme un saint et adoré, et son corps brûlé en grande pompe. Ses cendres sont recueillies et enfermées dans une urne que l'on place dans une stoupa qu'on construit spécialement pour



PHOTO LAFUGIE.

L'oracle de Galikna. Tibet.

cet usage. J'ai rendu visite ainsi à plusieurs cellules d'ermites. D'un seul, j'ai pu apercevoir le visage ou seulement des points noirs brillants dans l'ombre qui m'ont fixée quelques secondes. Certains ne font vœu d'isolement que pour dix ans, à leur sortie ils sont très vénérés et placés à la tête d'un monastère. Du reste tous les chefs de ces monastères sont des ermites qui ont vécu emmurés pendant des périodes variant de cinq à vingt ans dans l'obscurité, accroupis en prières, en contemplation, ils ne doivent ni s'asseoir, ni s'allonger, ne dormir que juste quelques heures absolument indispensables, et ne manger que juste de quoi se soutenir. La montagne où est creusée leur cellule est sacrée, c'est ainsi que sur ses faces sont tracées ces pieux caractères.

On vient m'avertir que le gouvernement tibétain trouve que mon séjour à Gyantsé se prolonge au-delà de ce qui avait été convenu. Cependant je n'ai pas

fini les peintures que j'ai commencées. Je demande encore une semaine de délai pour me remettre en route, j'avais demandé la permission lorsque j'arriverai à Phari-Jong de changer de route pour rentrer au Sikkim par le nord et contourner le massif glaciaire du Kinchenpinga.

Cette bien petite grâce m'a été refusée, je dois au retour prendre exactement le même chemin qu'en venant. Je ne comprends pas pourquoi, mais je suis obligée d'obéir.

Je suis retournée, à plusieurs reprises, travailler au grand gampa de Gyantsé. J'y ai vu des cérémonies absolument extraordinaires, différentes selon l'heure et surtout le genre de chapelles dans lesquelles elles avaient lieu.

Un jour que je me promenais dans les rues dallées de la cité religieuse, j'entends au-dessus de moi, des chants, de la musique que j'aime tant, dans un petit temple que je n'avais pas encore visité. J'envoie mon boy demander si je peux entrer. J'attends un long moment dehors. Il revient suivi d'un lama qui m'offre de le suivre. Toujours l'échelle verticale, des salles sombres, d'autres échelles, des chapelles, mes yeux s'accoutument à la demi-obscurité, mes oreilles me disent que nous nous rapprochons de cette musique si spéciale, nous arrivons dans une toute petite chapelle sombre, trois lamas sont en prières et à eux seuls font tout ce bruit. Cette cérémonie doit avoir pour but de bénir la prochaine récolte d'orge qui aura lieu dans quelques jours.

Devant l'autel sont disposés les sept bols-veilleuses et des quantités d'autres bols remplis d'orge, à chaque parole chacun des trois lamas lance sur les Dieux un grain d'orge, puis de l'eau sacrée avec des plumes de paon, le tambour résonne, les trompettes sonnent, et les prières reprennent ainsi pendant des heures. Je m'habitue à cette obscurité et je distingue derrière les prêtres des peaux d'animaux accrochées, des crânes humains peints de couleurs vives, sur les petites tables rouges voisinant avec les tasses de thé, des ossements humains. La cérémonie se prolonge, j'ai le temps de dessiner toute cette scène si pittoresque. On m'apporte un bol de bois rempli de thé au beurre, le bol est sale, couvert de crasse, le thé sent très fort, je suis obligée de boire, c'est horrible... mais je pars aussitôt redoutant un second bol de cette horreur crasseuse.

Mes grandes peintures sont à peu près terminées, je suis obligée de partir, mes chevaux sont commandés, je passe ma journée à refaire tous mes bagages, la literie, la vaisselle, les peintures que j'ai achetées, des vases de cuivre incrustés d'argent. Je sens que je regretterai cette vie solitaire, toute de travail et de méditations forcées. Eclairée par trois bougies, passant mes soirées à lire, à écrire, couchée tôt, levée avant le soleil, peignant toute la journée, mon second séjour au Tibet laissera une empreinte profonde dans mon existence.

Au jour dit tout est prêt. Pour la première journée de marche, le gouverneur m'a prêté un bon cheval de selle de sorte qu'en très peu de temps je franchis deux étapes — mes bagages n'arrivent que tard dans la soirée. — Le lendemain encore, double étape, Mais la seconde s'est terminée sous un orage affreux — tout d'abord les éclairs éclairaient notre route, puis la pluie s'est mise à tomber si fort que les moindres ruisselets ont grossi et que les chevaux y enfonçaient brusquement jusqu'au poitrail, je n'avais pas le temps de relever mes jambes, j'étais trempée d'eau glacée. — En arrivant à la cabane des relais où je pouvais coucher, le tonnerre, la violence de la pluie empêchaient le gardien qui dormait d'entendre nos appels. Nous sommes restés très longtemps à battre le portail sans réponse — nous étions trempés et grelottants.

J'ai revu avec plaisir les étapes de Kala et Dochen durant lesquelles on longe ces lacs merveilleux remplis de plantes, d'oiseaux aquatiques avec comme fond des glaciers.

Jusqu'à Phari-Jong, la route est monotone au-delà de toute expression, la neige tombait poussée par un vent debout, se collait et se glaçait sur le visage — J'avais les jambes ankylosées par le froid et elles ne pouvaient plus me porter lorsque je descendais de cheval.

Je reste deux jours à Phari-Jong, j'avais des études très curieuses à y faire. Il s'y trouvait des lamas venant de Lhassa portant pour les cérémonies religieuses, des costumes et chapeaux que je n'avais encore jamais vus. — Comme ils posaient volontiers, j'ai pu en faire des études qui manquaient dans ma collection.

Un riche marchand avait fait venir chez lui ces lamas pour célébrer une grande cérémonie, ceux-ci m'avaient averti et le marchand ayant accepté de me recevoir, j'ai assisté à une séance de magie étonnante.

Voici ce que je voyais ! Dans une petite chambre étaient assis en face d'un autel surchargé de divinités, de bols d'argent, des lamas, leurs robes rouges découvrant largement leurs torsos couverts de croûtes de crasse, devant d'immenses chaudrons remplis de beurre liquide — d'autres d'orge — d'autres d'ossements humains. Ils chantaient des prières — d'autres tapaient sur d'immenses tambours avec une baguette recourbée et souple, d'autres agitaient un petit tambourin composé de deux fragments de crânes humains assemblés. — Leurs visages ronds frottés au beurre luisaient, les prunelles de leurs yeux brillaient. Cette salle petite était si remplie qu'il m'avait été impossible d'y pénétrer — il y flottait une très forte odeur d'humains, de sueur forte — de beurre, d'encens, de thé — comprenant que le maître de la maison était gêné de ma



Photo Mlle LAFUGIE

Grand prêtre à Gangtok, frère du Maharaja de Sikkim.

présence, je suis sortie dans la pièce voisine, là étaient servis pour moi du thé, du beurre, du sucre candi et des abricots secs. — Eloignée de la pièce close me parvenaient encore les échos de leurs chants et les effluves de leurs senteurs !...

Puis, avant de rentrer au caravanseraïl, j'ai flanqué dans ces ruelles salles remplies d'immondices dans lesquelles grouillent, enfants, chèvres et pourceaux ; de longues caravanes de chevaux efflanqués passent, le premier de chaque file ayant accroché à son cou une énorme cloche de bronze, par ce vacarme fait circuler la foule ou les animaux. Plus loin des yaks fourbus sont couchés : leur longue forme noire étalée dans la boue, l'ordure, à côté les bats de bois sont rangés, déjà chargés de laine, de thé ou de sacs d'orge. Dans un coin, des hommes sont accroupis en rond, leurs longues nattes grasses vernissant le dos de leurs robes traînent sur le sol ; ils discutent ; contre eux un énorme chien au poil épais d'étope noire, au large collier de laine rouge, attend.



La rue à Gyantsé, entrée du grand monastère.

Je rentre chez moi, où m'attend un maigre feu alimenté d'algol qui ne chauffe pas et remplit ma chambre d'une fumée nauséabonde.

Je songe que mon séjour au Tibet se termine demain, à la fin de la journée, je commencerai à apercevoir des pins courts, rabougris, un peu de végétation au bord des torrents et dans deux jours, je marcherai au milieu de forêts immenses. Les types seront différents ainsi que les costumes, la température très élevée.

Puisque la permission d'aller visiter des sources d'eau chaude à un jour de marche d'ici m'a été refusée, je continue donc la route que j'avais prise en montant.

Durant ce séjour à Gyantsé on m'avait parlé à plusieurs reprises du fameux oracle de Galinka, jeune prêtre qui possède des pouvoirs surnaturels dont la renommée est répandue dans tout le Tibet.

Comme ma route ne passait qu'à quelques kilomètres du monastère où il se trouvait à ce moment, j'avais à l'avance envoyé un messenger pour lui annoncer ma visite. Dans le village de Galinka situé entre Phari-Jong et Yatung, je suis reçue à la porte du monastère par ce jeune lama, vêtu de la robe rouge des prêtres.

Il me prie de monter dans ses appartements où le thé tibétain et des gâteaux me sont servis. Mon interprète le prie de ma part de manifester devant moi ses pouvoirs occultes, il s'y refuse obstinément mais me propose de revêtir les vêtements de grande cérémonie. Il se retire, et je reste seule, assise sur de très beaux tapis, entourée de toute une foule de lamas de tout âge.

Un long moment après, on me prie de me rendre dans la grande salle du temple. On ouvre à deux battants le grand portail laqué rouge et je vois devant moi, assis sur un trône or et rouge, l'oracle vêtu de vêtements somptueux d'or et d'argent — sur la tête une énorme couronne formée de crânes humains en or et en argent, de la main droite il tient un sceptre symbolique d'or, de ses oreilles pendent des flois de jubans, à sa droite et à sa gauche, un lama porte de grands étendards — derrière l'autel où sont des Bouddhas immenses tout rutilants d'ors et de pierres, alignés — tout autour et se perdant loin dans l'obscurité, des colonnes de laque rouge décorées de soieries de couleurs. L'effet est saisissant ; une chaise m'a été préparée, je n'ai plus qu'à me mettre au travail.



Vue générale de Gyantsé : gompa, temples et remparts.

Ce prêtre que j'avais vu quelques minutes auparavant aimable, jeune, rieur, empressé pour me faire servir, je le retrouve métamorphosé en Dieu, hautain, le regard froid et lointain. Voilà comment le voit la foule qui accourt de tout le Tibet pour le consulter.

Quatre jours après, je franchissais la frontière du Tibet et du Sikkim au col du Natre-La et je continuais la descente, plus de neige, plus de fleurs de rhododendrons, plus de fraises parfumées, au bord du sentier, mais des quantités de fleurettes fines, délicates et voilà la pluie qui commence à 2.500 m. d'altitude, et ne me quittera plus jusqu'à Gangtok. Je suis dans les nuages, je ne vois rien, j'entends de très loin le fracas de l'eau des cascades tombant de roc en roc, mais je ne commence à les voir que lorsque j'en reçois les éclaboussures, sans du reste jamais apercevoir la hauteur. Dans les sentiers particulièrement étroits et dangereux, on n'aperçoit pas de loin une autre caravane, de sorte que les chevaux se tiennent pas à pas, surpris, ne pouvant céder un pouce du terrain de peur du précipice, leur chargement s'accroche, ils s'effrayent, et voilà des situations qui pa-

raissent inextricables, les hommes arrivent : des cris, des coups de fouets, enfin le croisement s'est opéré et la marche monotone reprend. Les sangsues à partir de 2.000 m. réapparaissent. Elles arrivent à pénétrer dans les souliers par les trous des œillets, se repaissent de sang, mais ne peuvent plus sortir et finissent par être écrasées contre le soulier et la peau, de sorte que lorsqu'on se déchausse, les bas sont remplis de sangsues et de sang. Si à cheval une branche de fougère des roches frôle votre visage et que vous n'y prenez pas garde, vous êtes certain, un moment après, d'avoir le col ou l'intérieur de la chemise remplis de sang.

A Gangtok, capitale du Sikkim, je suis présentée à Leurs Altesses le Maharajah et la Maharani du Sikkim — princes originaires de Lhassa au Tibet.

Ils restent fidèles à leurs costumes nationaux et consentent à poser dans un salon du plus pur style tibétain dont l'harmonie est rouge et or, ils posent assis sur de hauts sièges recouverts de matelas et de broderies chinoises : devant eux, des tables laquées et des tasses à thé d'or ciselé incrusté de turquoises.

Je reste deux semaines à Gangtok, occupée à finir toutes les études faites sur la route depuis Gyanisé. La pluie ne cesse de tomber jour et nuit, je sais qu'il y a des éboulements, des arbres déracinés qui, en glissant le long des montagnes, arrachent les sentiers ; de ce fait, la route devient impraticable pour les chevaux.

La pluie a cessé durant deux jours. J'en profite pour partir et cinq jours après, j'arrive à la frontière des Indes à Kalimipong, point terminus des caravanes chargées de laine qui descendent du Tibet.

Là je retrouve toute une société anglaise charmante qui avait entendu parler de mon départ au Tibet et qui avait hâte de m'entendre en raconter les péripéties et voir les peintures que j'en rapportais.

Je sais que la chaleur aux Indes est encore intenable la première semaine d'octobre. Je prolonge donc mon séjour dans cette station de montagnes et ce n'est que vers le 15 octobre que j'arrive à Calcutta. Je suis présentée à Son Excellence le Gouverneur du Bengale et je suis priée d'organiser une exposition de mes peintures des Indes et du Tibet.

A cet effet, on me prête la grande salle de l'école des Beaux-Arts dans laquelle je dispose 300 aquarelles et peintures des Indes, Ceylan, de la Birmanie et du Tibet. Cette exposition a été inaugurée le 23 décembre par le Gouverneur et sa femme et a attiré une très grande foule européenne et indigène curieuse de voir ces peintures dont les journaux ont beaucoup parlé.

L. LAFUGIE.



La grande pagode du monastère de Gyantsé.